Zineb Mekouar

Souviens-toi des abeilles

Réserve
CDI

Prix l'Arganier
2026

Lycée Victor Hugo Marrakech

14267

folio

COLLECTION FOLIO

Zineb Mekouar

ex 14267

Souviens-toi des abeilles

LYCÉE VICTOR HUGO
CDI
MARRAKECH

Gallimard

Page 11 : Virgile, *Géorgiques*,
traduction de Maurice Rat, Classiques Garnier, 1932.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

Zineb Mekouar est née en 1991 à Casablanca et vit à Paris depuis 2009. Son premier roman, *La poule et son cumin* (JC Lattès, 2022 ; Points Seuil, 2023), a fait partie des finalistes du Goncourt du premier roman 2022 et figuré sur la liste des « coups de cœur de l'été 2022 » de l'Académie Goncourt. Il a reçu le prix du Meilleur Roman des lecteurs Points 2024. *Souviens-toi des abeilles* a paru aux Éditions Gallimard en 2024 et a obtenu le prix Mouans-Sartoux 2024, le prix Folire 2025 et le prix Henri de Régnier de l'Académie française 2025.

À ma mère.

Poursuivant mon œuvre, je vais chanter le miel aérien, présent céleste [...]. Je t'offrirai en de petits objets un spectacle admirable : je te dirai les chefs magnanimes, et tour à tour les mœurs de la nation entière, ses passions, ses peuples, ses combats. Mince est le sujet, mais non mince la gloire, si des divinités jalouses laissent le poète chanter et si Apollon exauce ses vœux.

VIRGILE,
Géorgiques, livre IV.

Cette nuit-là

L'obscurité est là. Les cris aussi. Des cris qui ne lui ressemblent pas, des convulsions qui effraient la mère, accélérant le rythme de ses pas dans cette pièce aux murs immenses. L'enfant est dans ses bras, bercé par cette mélodie qu'il aime pourtant, qui l'a tant de fois apaisé. Ses sanglots font dérailler la voix, d'ordinaire douce, en phase avec la respiration. Plus le nouveau-né se crispe, hurle, plus sa gorge à elle s'assèche ; le rythme s'affole et l'harmonie de la berceuse se brise sur les spasmes du garçon. Le temps se fige, c'est comme un orage qui ne passe pas, piégé dans cette pièce où l'air manque maintenant. Par vagues, les moments d'accalmie soulagent le petit corps qui alors se relâche. Les traits du visage se détendent et la mère essuie, une à une, les minuscules perles formées par les larmes, coincées entre les cils. Un instant, les pleurs s'estompent, laissant place à la voix qui reprend peut-être du courage puisque le son se fait plus juste. Le rythme

est là, do, do, da ; grave, grave, aigu. Les paroles apparaissent :

Écoute ce chant,
Doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.
Je t'offre ces notes, le son de ma voix.
Te souviendras-tu que je chantais pour toi ?

Les paupières de l'enfant sont fermées, on dirait qu'il dort, appuyé contre cette chanson qui enveloppe. La musique a eu raison de l'orage mais cela ne dure pas et voici le petit corps qui convulse encore, les traits du visage qui se crispent, les cils qui disparaissent sous les paupières, les lèvres qui redeviennent grises. Les cris reprennent, plus fort, plus fort, et c'est comme la fin du monde dans le ventre de la mère. Elle n'a soudain plus de souffle, ce n'est plus qu'un corps tendu vers l'enfant, un corps impuissant face à la douleur qui semble passer de l'un à l'autre. Les spasmes sont partout, elle n'a pas d'emprise sur ce qui arrive, cette impuissance appuie sur sa cage thoracique, ne laisse plus l'air passer et il lui semble que tout l'oxygène du monde ne suffirait pas à étancher ce manque. Son index passe sur les lèvres brûlantes du garçon, caresse leur pourtour, le doigt de l'ange. Une peur ancestrale, instinctive, se loge dans les yeux sombres. À intervalles réguliers, son regard scrute la seule fenêtre de la pièce,

engloutie par l'obscurité. Des étoiles scintillent, la lune éclaire parfois les deux visages, cachée ensuite par les nuages.

Le temps passe, vif de ces sanglots et de cette fièvre. Le nourrisson semble ne plus reconnaître la mère. Que peut-elle faire ? Elle attend. Que la nuit s'en aille. Elle s'assoit tout au fond de la pièce, à l'opposé de la fenêtre, sur l'unique chaise. Le garçon est toujours dans ses bras, ses grands yeux n'ont plus de pupilles, et c'est tout entier qu'il fixe ce ciel noir. Bientôt, l'aube. Dehors, septembre, peut-être. Cela n'a pas d'importance cette nuit-là, cette nuit-là tout est centré sur la mère et l'enfant. Elle le berce en fredonnant la mélodie, do, do, da ; grave, grave, aigu. Les notes ne franchissent plus la gorge, il n'y a plus de mots, c'est un râle terrible qui se mêle aux pleurs, car la voix est épuisée. La femme se tait, le regard fixé sur ce ciel à présent gris, taché par endroits de blanc. C'est la lumière qui arrive lentement, comme indécise, et avec elle le vent qui bruisse dans les branches du vieil arganier. La femme a toujours aimé cette heure où tout se réveille, le vent, les arbres, les oiseaux, ce moment où même l'âne s'étire, tout sauf les hommes, c'est comme si elle se retrouvait gardienne de la terre. Le soleil est encore derrière la montagne mais déjà son cercle jaune orangé s'élève, et c'est l'aurore qui éclaire le village d'Inzerki. Le silence au-dehors rend les

pleurs plus durs encore, cette opposition crée une réalité vaporeuse, et la mère se demande un instant si ce fils existe vraiment. La seule fenêtre de la pièce semble s'agrandir avec la lumière du jour qui s'étend. Au loin, près de la montagne, se dessine avec netteté le *Taddart ou Guerram*, le rucher du Saint. Une chaleur apparaît dans le ventre de la femme ; les abeilles, les abeilles aussi se réveillent, et leur miel – seul remède ? Un frisson la parcourt tandis qu'elle se lève difficilement. L'enfant s'est endormi dans ses bras. Il porte un pyjama jaune, et la vivacité de la couleur détonne avec la blancheur pâle du garçon, ses yeux noirs, fermés à présent. Elle se couvre de son manteau de laine, sort de la pièce, de la maison. Le vent lui mord le visage ; machinalement, elle recouvre celui du nouveau-né. Il y a comme une brume qui vient du ciel et descend sur terre, et le sol poussiéreux n'est pas encore rouge. Elle avance à tâtons mais n'a pas besoin de voir, elle connaît toutes les pierres, les sentiers. Elle sait exactement où elle va, malgré la crampe qui grandit dans son ventre. Ses traits sont fatigués. Elle avance à grandes enjambées vers le rucher, décidée, comme pour un voyage sans retour. Le nourrisson est réveillé, peut-être à cause du froid, peut-être à cause des bruits. Il ne dit rien, ne crie plus. Elle remarque les yeux ouverts alors elle murmure, pour lui, pour elle-même, pour apaiser l'angoisse :

Quelques mots
Qui tourbillonnent et tourbillonnent,
Des mots qui bourdonnent autour de toi,
Car toi aussi tu es doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.

Le rucher sacré n'est plus très loin. Au fur et à mesure qu'elle progresse sur le sentier, le Taddart apparaît, immense, adossé à un flanc de montagne. Il est construit en terre, sur cinq étages, chacun étant composé de cases pouvant contenir plusieurs ruches de forme circulaire, faites de roseaux tressés. La femme s'approche, écoute, sourit. Le bourdonnement des abeilles. Elle regarde derrière elle. Personne ne doit savoir qu'elle est là. Ses mains tremblent, les paumes sont moites mais la voix chante en rythme, c'est comme si le tempo permettait au cœur de ne pas battre trop fort, de ne pas perdre pied. Le soleil est tout à fait levé, il brille et elle sait que les autres, au village, sont en train de se réveiller. Il faut faire vite.

Arrivée à l'entrée, elle contourne la cabane abandonnée du gardien, pense que c'est une chance que l'homme ne soit plus là depuis longtemps. Elle avance entre les cases, sait exactement quelles ruches sont emplies de miel. Les pas sont légers, les jambes souples, c'est comme si elles ne faisaient qu'effleurer le sol. Un instant, elle croit entendre un bruissement, rentre

sa tête dans ses épaules et se baisse, à présent accroupie près de l'une des cases. Un lézard disparaît très vite sous une roche. Elle reprend son souffle mais son cœur ne peut s'arrêter de cogner fort contre la joue de l'enfant qui soudain prend peur, recommence à gémir. La femme le regarde, inspecte les boutons du pyjama jaune, tous fermés, même celui trop près du cou. Elle pose sa main sur le front – toujours brûlant. Elle s'arrête devant l'une des ruches, pas celles de son beau-père – la récolte de cette année n'a pas été bonne – mais une autre, située à droite, près de l'entrée du rucher. Elle cale son fils entre son coude et son épaule gauche et, de l'autre main, creuse avec ses doigts dans la terre sèche qui scelle l'entrée de la ruche. Elle retire sans difficulté le couvercle en palmier. Les abeilles sont là, noires, certaines battent des ailes pour réguler la température intérieure. Elles n'ont pas l'air gênées de l'intrusion. La femme prend tout de même un peu de paille, un briquet de la poche de son manteau et enfume les cadres. Ses mains tremblent, ses yeux passent du nourrisson aux abeilles, au village. N'y a-t-il vraiment pas d'autre choix ? On dirait que l'enfant ressent l'hésitation car il se met à convulser, ses petites jambes et ses bras se tendent, les cris se font plus forts. Les abeilles s'agitent aussi, malgré la fumée, elles s'élèvent et tournent autour de la mère et du fils. La femme n'hésite plus, trempe ses doigts dans l'un des rayons, en extrait du miel.

Elle pose son index coulant sur les lèvres de son fils, dans sa bouche. Elle répète ce geste lentement, reprend du miel de la ruche, le passe encore une, deux, trois fois sur les lèvres de l'enfant, à l'intérieur, à l'extérieur. Surpris par le goût sucré, il tète machinalement le doigt de sa mère, malgré les spasmes. Les abeilles font de grands cercles autour d'eux et, de loin, on ne distingue plus les deux silhouettes, on ne voit qu'un immense essaim, comme un nuage. Personne ne pourrait deviner la présence de la mère, celle de l'enfant. La femme surveille la température, les convulsions.

Le nuage d'abeilles s'évapore, certaines se dirigent vers les fleurs de la vallée, d'autres retournent à leur reine. Le garçon ne crie plus. Ses paupières, ses lèvres sont fermées. La mère est assise à même le sol, près de la ruche restée ouverte.

TERRE ROUGE

CHAPITRE 1

Face au grand-père, le ciel et cette terre, rouge vif. Machinalement, il essuie d'un revers de main quelques gouttes sur son front. Les chaleurs ont commencé plus tôt cette année et se poursuivront, encore aujourd'hui, bien après le coucher du soleil. L'homme inspire et expire lentement, comme pour se mettre au rythme de ce paysage. Autour de lui, des montagnes et, çà et là, des arganiers, des caroubiers, des oliviers, des touffes de thym, de thuya. Il sait qu'il devrait rentrer, que les moustiques ne tarderont pas à prendre ses bras et ses chevilles pour cibles, qu'Anir l'attend, et elle aussi.

Elle.

L'attend-elle ? Comme ces montagnes, elle semble indifférente à tout, à tous, depuis cette nuit-là. À chaque fois qu'il pense à cette femme, un soupir et une autre image, celle de la mère et de l'enfant... Non, ne pas y penser, regarder le ciel, le sol, les arbres. Écouter cette envie, irrépressible, de se fondre avec ce sable et cette lumière.

Écrasé par cet air d'ici, il n'entend plus le bruissement des feuilles, les oiseaux qui cherchent un arbre pour la nuit. Le visage est relâché, les traits au repos, la bouche, les paupières sont fermées. L'heure du crépuscule a toujours été sa préférée.

Le vieil homme rouvre les yeux, ses dents blanches apparaissent, il sait qu'elles arrivent, ne veut pas les rater. Il aime les observer revenir, après des heures de travail, au rucher du Saint. Délicatement, méthodiquement, comme poussées par une intelligence supérieure, un architecte inconnu, le formidable hasard, les abeilles retournent à leurs ruches pour la nuit, enivrées de nectar et de pollen. Chaque famille d'Inzerki disposait d'emplacements, hérités de père en fils, dans ce rucher qui rassemblait les ruches de tous les apiculteurs de la région. Certains autres venaient, durant des semaines, parfois plusieurs mois, en transhumance, pour que leurs abeilles profitent des floraisons d'ici. Le grand-père se souvient de ses années de jeunesse, lorsque chaque ruche abritait des milliers d'abeilles et que leur bourdonnement incessant s'étendait à des kilomètres autour du village. Soudain, son sourire disparaît et, juste avant de se lever : il n'y a presque plus de fleurs à butiner. Peut-être que ce murmure n'est destiné à personne, ou peut-être qu'il leur parle à elles. Il se lève, balaye du regard les flancs de montagne bientôt engloutis

par l'obscurité. Cette année, il souhaiterait honorer sa promesse – apprendre à son petit-fils tout ce qu'il y a à savoir sur le miel et le rucher sacré. Il ferme les yeux et apprécie, un instant encore, non pas le silence mais le bourdonnement des abeilles.

— Quand j'avais l'âge d'Anir, cette musique emplissait toute la vallée.

*

Elle n'a jamais aimé le crépuscule. Il apporte avec lui la nuit qui engloutit les couleurs et ce paysage à la fenêtre – son seul lien avec l'extérieur. Anir le sait, voit bien qu'à ce moment-là elle se recroqueville sur elle-même, tout au fond de la pièce, près de la seule chaise, que ses grands yeux deviennent encore plus sombres, observant fixement le bout de lumière qui se bat contre la nuit et qui bientôt perdra. On dirait que, chaque soir, elle oublie que le soleil reviendra. Quand le ciel devient rose et que le noir commence à engloutir le bleu, elle gémit, elle crie même et Anir commence aussi à détester le crépuscule. Il oublie le rose, l'orange et le jaune qui se marient au bleu un instant avant le soir. Il oublie qu'il aimera les étoiles qui se dessineront dans le ciel et que, dans son lit, il appréciera le silence de la nuit, avec pour seul bruit le petit âne qui braira régulièrement, comme pour le bercer et l'embarquer vers les rivages du sommeil. Lorsqu'il

voit le visage de sa mère, figé devant ce noir qui dévore tout, quand elle crispe la mâchoire et se mord les lèvres si fort qu'un peu de sang coule vers le menton, lorsque son angoisse à elle l'écrase lui au point qu'il ne parvient plus à respirer, il oublie ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, veut courir vers elle, se recroqueviller aussi, tout près d'elle. Mais, dans ces moments-là, la mère ne reconnaît plus le fils.

Anir, resté collé à la porte, la main gauche tenant fermement la poignée, comme si s'agripper à quelque chose de solide pouvait l'empêcher de vaciller, arrache son regard de ce visage. De l'autre main, il dépose, près de l'entrée, une assiette avec du pain, de l'huile d'olive et du miel. Puis il ferme la porte, sans bruit. Et, la porte à présent fermée, le petit garçon maintenant libéré de la vue de sa mère avale l'air à pleins poumons. Il lui faut plusieurs grandes inspirations pour enfin se débarrasser de cette boule, immense, brûlante, qui s'est logée dans son ventre et dans sa gorge.

CHAPITRE 2

— *Salam Ba'*, père. Quelles nouvelles ?

— Omar, mon fils. *Hamdoullah*, ici, les choses sont égales à elles-mêmes. Ton garçon grandit, te ressemble.

— C'est bien.

La voix est plate, on ne peut presque rien déceler. Le grand-père aimerait pourtant lire, à travers le ton, tout ce que son fils ne lui dit pas.

— Dès que j'aurai une situation stable à Agadir, je viendrai vous chercher.

— Tu viendras chercher ta femme et Anir, si tu le souhaites. Moi, je n'irai nulle part.

La voix au bout du fil soupire.

— Et elle, comment va-t-elle ?

Cette fois, en posant la question, le timbre vacille un peu. Très légèrement, à peine un sursaut que le vieil homme remarque pourtant.

— Son état est stable. Anir s'en occupe très bien. Dieu est grand.

— Bientôt, je vous enverrai d'autres médicaments, plus efficaces.

— Aucun des médicaments de la ville ne peut la guérir, tu le sais.

— Le pharmacien qui l'a vue a dit que c'était peut-être...

— Ils ne comprennent rien. (Après un instant :) Elle n'aurait jamais dû...

Omar ne laisse pas son père terminer sa phrase :

— Comment peux-tu être si sûr de toi ?

— Je sais ce que disent les ancêtres.

— Tu n'en sais rien... Et puis, elle n'a rien volé.

— Je l'ai vue, de mes yeux, vue.

La conversation se termine, le grand-père rend le portable à l'adolescent qui le lui a prêté. Tous les samedis, près du vieil arbre surplombant la vallée, il trouve quelqu'un qui accepte de lui prêter un téléphone pour appeler son fils. Ici, tous les habitants se connaissent. Sous l'arganier centenaire, il y a toujours du réseau, surtout le matin.

Le vieil apiculteur reprend le sentier en direction de son *douar*, son village, situé un peu plus haut, tout près du rucher du Saint. S'aidant de sa canne, il avance en évitant les cailloux. Avec les années, il marche de moins en moins vite. Cela ne le dérange pas. Comme un enfant, il observe, les yeux grands ouverts, ces montagnes, ce ciel et le lit de ce fleuve où l'eau ne coule plus. Nous

sommes en février et le soleil, déjà, enveloppe la vallée. Il frappe partout, force le grand-père à se couvrir la tête avec la capuche de sa djellaba. Il est encore tôt, pourtant.

Il avance en direction de chez lui, reconnaît chaque arbre, chaque parcelle de terre cultivée au loin, en terrasses. Il sait dire avec précision à qui appartient quoi, car chaque parcelle est celle d'une famille, d'un lignage, d'une tribu. Il se souvient de toutes les lignées à présent disparues, Aït Saïd, Aït Lahcen, Aït Masâoud, Iboukaden, Aït Heddad. Il se sait lui-même d'Aït Nacer, descendant de Nacer. Il ne veut pas oublier ces noms, ne veut pas oublier l'organisation première, lorsque sa tribu protégeait son territoire des velléités des autres, sur ces montagnes du Haut Atlas. Encore aujourd'hui, il se dit que s'il marche vers le nord, il sera chez les Haha et les Idaoumahmoud ; qu'au sud c'est le pays des Houara et des Mssguina. Sait-il le découpage administratif ? Que sur une carte, ce minuscule point noir appartient à la région de Souss Massa, à la province de Taroudant, à la commune d'Argana ? Région, province, commune, ces mots nouveaux ne provoquent aucune sensation dans le ventre, dans le cœur du vieil homme, mais une ombre passe sur ses yeux et sa gorge se serre à l'idée que la tribu des Ida Outanane, vivant à l'ouest des siens, n'étende son territoire jusqu'au rucher sacré. Chaque jour, il se souvient, pour

ne pas oublier, car bien que beaucoup partent pour la ville il faut se remémorer chaque père et chaque fils du village, parce que l'irrigation des terres en dépend, parce que ici chaque famille attend son tour et que les tours d'eau s'héritent.

Le vieux se souvient du temps où lui-même était petit garçon, lorsque les questions relatives à la gestion de l'eau, au ramassage du bois se réglaient en *jmaâ*, en conseil des sages. Tout se débattait, tout se résolvait sous le très vieil arganier, *Targant N'Tzurt*. Il se remémore son grand-père et même son père qui se réunissaient avec les autres chefs de famille pour discuter des affaires du village : y a-t-il un mariage ? Un enterrement ? Si oui, qui se chargera d'apporter le bois, l'eau potable, le blé, le sucre ? Comment se portent les élevages des chèvres, des moutons ?

Chaque habitant devait des heures de son temps aux travaux de la communauté. D'autres questions fusaient, aussi : comment se portent les arbres, la forêt ? Et les différentes sources d'eau qui permettent de vivre malgré l'aridité de la terre ? Lors de la saison du miel, chacun donne-t-il une part de ses récoltes aux descendants des différents saints qui, il y a si longtemps déjà, ont désigné l'emplacement de ce rucher sacré, ont montré aux habitants les points d'eau alentour et ont béni cet endroit ?

On débattait sous l'arganier centenaire, celui sous lequel l'homme appelle son fils à présent. Le vieux soupire, décide de faire une pause dans sa marche. Aujourd'hui, les familles du village d'Inzerki sont presque toutes parties. Les maisons sont vides, seuls restent encore, témoins silencieux, le vieil arbre légendaire et immense, cette terre rouge, ce soleil puissant, ce rucher collectif – le plus grand et le plus ancien du monde.

— *Jeddi*, grand-père ! Jeddi !

C'est Anir. Son rire le précède et c'est comme une caresse qui enveloppe les réflexions du vieil apiculteur. L'enfant dévale la dizaine de mètres le séparant de son grand-père et, arrivé, tourne autour du vieux ; une danse ; Jeddi, on va voir les abeilles ? L'enfant a apporté de l'eau et le litham, ce châle bleu de son père. Sans attendre de réponse, il se noue le châle sur la tête ; je suis un grand guerrier du désert ! Le vieil homme sourit et suit le garçon. Le grand-père a le visage des hommes d'ici, des traits fins, cuivrés, durcis par l'air sec du Haut Atlas, et chaque ride semble garder un secret. Ses mains sont frêles à présent. Anir, machinalement, serre l'une d'elles de ses doigts d'enfant ; un courant de chaleur passe au niveau des paumes. Ils restent un long moment à marcher main dans la main, sans mots, accordés par la respiration et le silence.

Anir regarde chaque arbre, chaque buisson. Il sait les herbes à enlever pour que d'autres poussent. Il sait aussi les fleurs, celles que les abeilles butinent, celles dont il aime l'odeur, celles que l'on peut mettre dans la lessive ou celles que l'on peut manger pour faire passer le mal de ventre, le mal de tête. C'est Jeddi qui lui apprend tout cela. Et quand le grand-père parle, les yeux d'Anir s'agrandissent, s'arrondissent et ne clignent presque plus.

L'enfant aime que Jeddi lui apprenne le nom des vents. Il aime aussi quand son grand-père lui raconte des histoires. La route pour le rucher sacré est un peu longue et ils marchent lentement. Souvent, après un moment de silence, l'homme commence à raconter, à haute voix. Il semble parler tout seul mais Anir sait que c'est pour lui qu'il raconte. L'histoire du Taddart ou Guerram, du rucher du Saint.

Le garçon aime cette histoire, même s'il l'a déjà entendue, parce qu'à chaque fois Jeddi apporte une précision, se souvient d'une anecdote, et c'est comme si elle n'était jamais vraiment finie. Alors il écoute, en serrant un peu plus fort cette main dans la sienne.

— Il y a très très longtemps, avant même que naisse mon grand-père, avant même la naissance

du grand-père de mon grand-père, un jour, un habitant du village s'est intéressé au miel et aux abeilles, et a voulu posséder ses propres ruches. Il a marché jusqu'à la zaouïa de Tafilelt, lieu sacré où séjournait le saint Sidi Mohamed Elhoucine. L'habitant lui demande l'autorisation de devenir apiculteur, car il veut sa *baraka*, sa bénédiction, afin que le miel soit un remède et non un mal pour sa famille. Le saint refuse car l'habitant n'a pas un esprit assez pur, il te faut devenir meilleur ! L'homme revient et, une deuxième fois, le saint lui refuse sa bénédiction. À sa troisième tentative, il la lui accorde. L'habitant lui garde alors une partie de sa première récolte et le saint, surpris de la qualité du miel, décide de venir lui-même visiter ce lieu d'où l'on peut récolter un nectar si pur. Le saint marche longtemps dans le village puis aux alentours et, arrivé à l'emplacement actuel du Taddart, décide qu'ici sera construit un immense rucher collectif où chacun aura la possibilité de déposer des ruches. Il bénit ce lieu et s'en va. Depuis, lors des récoltes, les apiculteurs gardent une partie de leur miel pour les descendants du saint. En guise de *cherd*, d'offrande, pour que le miel et le lieu soient toujours bénis.

Quand son grand-père raconte, il y a toujours un moment où sa voix change un peu, très légèrement mais assez pour qu'Anir le remarque. Elle devient plus grave, plus neutre aussi, et

c'est comme si ce n'était plus Jeddi qui parlait, comme s'il n'était plus tout à fait seul à raconter son histoire, comme si à travers lui d'autres la racontaient, que la lignée n'avait plus de commencement ni de fin. Quand ce moment arrive, le regard du grand-père aussi change, les pupilles se dilatent et leur lumière s'en trouve renforcée; alors le petit Anir est comme envoûté. Sans s'en rendre compte, il commence à murmurer, à répéter lui aussi, tout doucement et mot pour mot, les phrases qui sortent de cette voix et de ce regard à présent sans âge.

— Mais ce n'est pas tout et Sidi Mohamed Elhoucine n'est pas le seul saint à avoir accordé sa baraka à notre terre. Plusieurs autres après lui nous ont appris à vivre parmi ces pierres, sous cette chaleur, entourés de cette forêt. Par exemple, Sidi Abdellah ou Saïd, dit le *Mafamane*, a découvert la première source d'eau près du rucher qui nous a permis à tous de vivre ici. Et n'oublions pas Sidi Lmoubarik ou encore Sidi Omar. Les saints ont également délimité, à l'aide de monticules de pierres, une zone sacrée pour que les animaux sauvages ne dévastent plus les plantations des hommes.

Ce qui est bien, quand Jeddi raconte toutes ces choses pendant qu'ils se dirigent vers le rucher, c'est qu'Anir peut l'apercevoir en écoutant son grand-père. Entouré de palmiers, d'oliviers

et d'arganiers, adossé à un flanc de montagne à près de mille mètres de hauteur, le rucher sacré est construit sur cinq niveaux, tous faits de bois, de terre et de bouse séchée. Chacun des cinq étages est divisé en cases de dimensions égales. Un large espace est laissé sur le dessus, pour la ventilation et l'écoulement des eaux de pluie. Tout en tendant l'oreille à l'histoire que raconte son grand-père, Anir regarde le rucher du Saint, intensément. Il ne cligne même plus des yeux ; tu sais mon petit, jusqu'à quatre mille ruches peuvent être déposées ici, lorsque les conditions sont bonnes. Anir, en avançant, fixe toujours le rucher, de plus en plus grand ; et chaque case peut abriter jusqu'à cinquante mille abeilles. Il a l'impression qu'une chaleur l'enveloppe, une lumière qui n'est pas le soleil. Il marche vers le Taddart et quelque chose vient de la terre, remonte en lui, à travers ses pieds, ses jambes, son ventre, ses membres, jusqu'à sa poitrine. C'est très fort, si fort qu'il en frissonne. Lorsqu'ils arrivent au rucher, une impression l'envahit, il peut presque ressentir la présence des hommes qui ont, un jour, foulé ce sol, béni ce lieu.

Lorsque le grand-père et l'enfant se penchent délicatement sur les ruches traditionnelles, cylindres en roseaux tressés, les enveloppent de fumée puis les ouvrent pour inspecter les colonies d'abeilles, tous ceux qui ont un jour

été là refont ce geste à travers eux, en même temps qu'eux ; et ce grand-père et cet enfant deviennent tous les pères et tous les fils de ce monde qui échappe, pour un instant et à chaque fois, au temps.

CHAPITRE 3

Anir aime venir au rucher sacré, même sans Jeddi. Il passe de l'un à l'autre des étages, entre les cases, en marchant très vite, sans s'appuyer de tout son poids sur le sol, pour ne pas créer d'éboulement. Il n'a même plus vraiment besoin de voir où il pose les pieds, sait exactement quels sont les endroits où les cases sont plus fragiles et ceux où les troncs d'arbres, mis à la verticale pour soutenir chaque étage, faiblissent un peu. Anir regarde longuement les abeilles qui entrent et sortent, remplit d'eau les bouteilles en plastique, coupées dans leur longueur, qui se trouvent face à certaines ruches. Pour donner à boire aux abeilles, surtout celles de cette ruche-ci, à droite près de l'entrée, la préférée de sa mère. L'enfant n'a jamais demandé à Jeddi pourquoi ils ne prennent jamais ce passage, celui qui fait passer à droite près de l'entrée, pour aller vers les ruches de la famille, situées un étage plus bas. Pourtant, c'est le chemin le plus court mais Jeddi fait toujours un grand détour vers la gauche,

descend trois étages pour ensuite remonter vers leurs cases. Anir n'a jamais osé l'interroger parce qu'il ne peut pas dire à son grand-père qu'en cachette il vient avec sa mère observer les abeilles, et qu'elle regarde cette ruche-ci spécifiquement, et que cela prend toujours de longues minutes.

Lorsque Anir passe seul devant cette ruche, à l'entrée, à droite, il se pose toutes ces questions. Il ne peut pas faire autrement, c'est plus fort que tout quand il se souvient du regard de sa mère, qui reste longtemps devant ces abeilles-ci, et comment Jeddi justement les évite, c'est curieux il se dit ; sans doute parce qu'elles sont noires alors que la plupart des abeilles des autres ruches sont jaunes ou croisées ? Il réfléchit un instant puis hausse les épaules et poursuit son excursion entre les cases du rucher.

Anir sait qu'ici les autres garçons du village ne le suivront pas. Il ne les aime pas, les autres garçons du village, parce qu'ils ne le laissent pas jouer au football avec eux après l'école et qu'ils lui jettent des cailloux en le traitant de fils de la *mejnouna*, de la possédée. Il ne leur répond pas et, dès que la cloche sonne, file en courant. Quand il est certain qu'ils ne sont plus derrière lui, il ralentit puis finit par retrouver un rythme de marche. Là, il prend son temps, regarde autour, chaque trace, chaque mouvement sur le

sol, dans le ciel. Souvent, des lézards lui passent entre les jambes et zigzaguent très vite pour disparaître sous une pierre ou dans une craquelure de la terre. L'enfant joue à les suivre, à courir aussi vite qu'eux mais il sait que ces petits reptiles sont plus rapides. Anir aime les oiseaux aussi, et les rapaces qui ont de grandes ailes et font d'immenses cercles près des nuages. Il s'imagine faucon, ou aigle, fixe l'oiseau qui tournoie très loin au-dessus de lui, et court les bras grands ouverts en suivant, sur terre, sa trajectoire. Le garçon reste longtemps à tournoyer, jusqu'à ce que le soleil l'aveugle et l'oblige à détourner le regard. Là, Anir s'assoit, enivré par ce léger vertige. Et puis il se concentre encore sur le sol, sur les pierres et la terre. Il se baisse, en prend une poignée dans ses mains, sent la chaleur de ce mélange de cailloux et de sable. Il observe longuement, fasciné par ce rouge, si vif, cette force qui s'en dégage, qui semble tenir tête aux lézards, aux rapaces, au soleil. Il se lasse enfin, rejette le tout et reprend sa marche, le nez en l'air, les yeux plissés par la lumière, le regard fixé sur le sentier.

Chez lui, il jette son cartable et court voir sa mère. En journée, elle est plus apaisée. Lorsqu'il ouvre la porte et qu'elle est assise sur la seule chaise de la pièce, ses grands yeux sombres se posent sur ceux du garçon et il lui arrive de sourire, probablement de le reconnaître. Elle

murmure *lma,* de l'eau, quand elle le voit, et c'est pour cela qu'il en apporte toujours avec lui. Il amène aussi du pain et du miel mais elle n'en prend jamais. L'eau, par contre, elle la boit très vite, d'un trait, comme si elle n'en avait jamais eu. Pourtant, Anir sait que cela ne fait pas si longtemps puisque à chaque fois qu'il vient la voir il lui en apporte, mais on dirait qu'elle est assoiffée, c'est toujours pareil. Après avoir bu, une lumière apparaît dans son regard, elle se met à murmurer un air que le garçon connaît bien. En se balançant légèrement, les paupières mi-closes, elle fredonne, sans parole ; do, do, da; grave, grave, aigu.

Dans ces moments, Anir respire tout doucement, pour mieux entendre, ne rien perdre. La voix de la mère arrive vers l'enfant et le son, entêtant, l'enveloppe.

Do, do, da ; grave, grave, aigu.

Durant plusieurs minutes, la mère fredonne, ses yeux ne quittent pas ceux du fils, et c'est comme s'il n'y avait plus rien dehors, que tout ne se passait plus qu'à l'intérieur. L'enfant regarde, il ne peut faire autrement, happé, et c'est comme si tout reprenait sa place. La voix, même si elle vacille un peu, entre partout en lui et, si cela dure assez, des paroles apparaissent, il ne saurait vraiment dire d'où mais il les entend,

elles se mêlent à la mélodie, une phrase s'accroche aux notes :

« Te souviendras-tu que je chantais pour toi ? »

Trop vite, les yeux perdent leur lumière, sont de nouveau fuyants, métalliques. Elle bondit dans un autre coin de la pièce, le plus loin possible d'Anir. La mère fixe le sol – ou son fils ? – mais c'est comme si elle ne discernait plus les formes, aucune. Quelque chose se brise alors à l'intérieur d'Anir, ou remue trop rapidement et lui donne envie de vomir. Il reste quand même là, à soutenir le regard de sa mère, et son cœur se serre mais il ne bouge pas, parce qu'il faut être courageux, c'est ce que lui dit Jeddi, sois courageux, et pour prouver qu'il l'est, courageux, il reste encore un peu et puis c'en est trop il ne peut plus parce que c'est plus fort que lui parce que c'est impossible de rester comme ça face à une mère qui a ce regard-là.

Parfois elle crie et c'est terrible. On l'entend partout et, quand le vent est très fort ou qu'au contraire l'air est lourd, sa voix s'étend jusqu'à l'école, pourtant à une demi-heure à pied. C'est très aigu, on peut avoir l'impression que c'est un oiseau ou une très petite fille, mais c'est la mère d'Anir, et tous les élèves baissent les yeux. Certaines filles se tiennent par la main parce qu'elles ont un peu peur, et le maître qui n'est

habituellement pas commode arrête la leçon, paralysé par les cris de la possédée.

Anir reconnaît toujours sa mère avant les autres. Il ressent, avant de discerner la voix, des picotements, des crampes au ventre et alors il sait que ça arrive, que ça va déferler. Il a tout essayé pour ne pas entendre, ne surtout pas entendre. Se boucher les oreilles très fort avec les paumes de ses mains, ces grandes paumes que Jeddi inspecte souvent avec un sourire en proclamant qu'elles ont la baraka, lorsque Anir s'occupe des abeilles, Jeddi affirme que ces ruches-là donnent du miel, ça ne rate jamais, répète le grand-père, plein d'admiration. Anir se dit que si ses paumes peuvent assister les abeilles, elles pourraient l'aider lui à ne plus entendre les cris de sa mère, mais rien n'y fait, elles sont trop fines et la voix passe au travers, il n'y a vraiment rien à faire. Anir, dans ces moments, ne peut plus rester dans cette salle avec tous ces gens qui ne comprennent pas comment dedans tout éclate tout se brise quand il l'entend oui vraiment tout se brise alors il ferme les yeux et déjà il respire mieux avec les yeux fermés et les paumes sur les oreilles même si, il le sait, les mains ne servent à rien contre les hurlements. Ce n'est pas grave, il reprend du courage, peut avancer, avec les années il a appris le chemin malgré les paupières closes. La plupart du temps, il les entrouvre juste assez pour à peine voir, et ce qu'il perçoit ce sont plutôt des formes

et puis ses cils qui font comme un feuillage entre lui et la réalité. Voir la vie à travers ce feuillage, d'une certaine façon, ça l'aide aussi, il ne saurait expliquer comment et pourquoi mais on a tous parfois ces petites choses qui font tenir debout et Anir, les paupières qui se recroquevillent sur les yeux avec juste un léger espace entre elles et le feuillage des cils eh bien ça le rassure au fond du ventre, il arrive à s'agripper à chaque cil et chacun devient une branche forte, puissante qui éloigne les cris et qui le porte, lui montre le chemin hors de la classe, hors de l'école puis hors du village. Chaque fois, les cils-branches l'emmènent sur le petit sentier près des chèvres qui, elles, semblent indifférentes aux cris de sa mère. Savoir qu'elles sont là, ces chèvres, et qu'elles s'en foutent, ça le console, parce que les choses tangibles et éternelles comme les chèvres sont et seront encore là, toujours, et Anir se dit, même s'il ne le fera sûrement jamais, il se dit qu'il pourrait, si vraiment les cils-branches et leur feuillage ne suffisaient plus et que la douleur était trop forte, qu'il pourrait s'agripper aux cornes des chèvres, se mettre sur leur dos, se coucher à plat ventre sur leur poil et fermer les yeux parce que le feuillage des cils n'aurait pas résisté aux cris de sa mère. Ce ne serait pas grave car, au contact des chèvres, il oublierait tout, même sa mère, il n'écouterait plus que le battement de leur cœur, caresserait leur pelage, l'entortillerait dans ses doigts comme on entortille un coin

de couverture et que ça apaise, et peut-être que les chèvres décideraient de partir loin et qu'il resterait là, sur leur dos ; oui, ce ne serait pas si grave ; et même s'il aime cet endroit, cette terre rouge et la lumière de ce soleil, même s'il aime Jeddi et qu'il faudrait quelqu'un pour amener de l'eau à sa mère et d'autres paumes de mains pour apporter la bénédiction aux abeilles, même s'il aime le rucher et jouer avec les pierres du sentier, ces fois-là, quand les hurlements sont trop forts et qu'ils résonnent dans tout le village, Anir se jurerait qu'il pourrait partir sur le dos des chèvres, avec les paupières fermées et pour toujours.

CHAPITRE 4

— Anir ! Où es-tu ? Anir !

Jeddi veut aller inspecter les tomates. Le garçon préfère quand son grand-père lui raconte les légendes du village, du rucher sacré et de la forêt, qu'il lui explique comment s'occuper des abeilles, des fleurs ou encore éviter de se faire piquer par un serpent ou un scorpion lorsqu'on ouvre une ruche :

— Attention à ne jamais t'occuper des abeilles de nuit, il te faut la lumière du soleil. Tu inspectes d'abord les environs et quand tu approches de l'une des cases du rucher, tu prends la *koummiya*, le poignard que je t'ai offert le jour de tes dix ans, comme ça (il fait un geste avec sa main droite en la mettant bien en arrière comme s'il avait un vrai couteau et qu'il s'apprêtait à attaquer) puis, de l'autre main, tu secoues la ruche et tu regardes, dans la case, s'il n'y a pas de scorpion ou de vipère. Ils aiment bien se cacher dans ces coins, il n'y fait jamais trop chaud ou trop froid.

Anir a ouvert grand ses yeux en entendant parler de vipère et de scorpion, il n'en a pas vu encore, juste de vieilles peaux de serpent laissées sur la terre au moment de la mue. Le grand-père a vissé son regard dans celui du petit-fils : garde toujours bien sur toi le poignard, tu es presque un homme, maintenant. Pour les serpents, Jeddi ? Garde-le, c'est tout. Ce jour-là, Anir a promis, mais aujourd'hui le grand-père veut aller s'occuper des légumes, et ça, Anir aime moins, parce que ça prend beaucoup de temps pour pousser, un légume, ça ne fait aucun bruit, ça ne bourdonne pas, ça ne vous tourne pas autour. Il y va quand même – Jeddi je suis là, j'arrive je te rejoins ! –, prend la main du grand-père dans la sienne et, dans un grand mouvement de balancier, bouge en rythme son bras et celui du vieil homme tandis qu'ils empruntent le sentier qui part de la petite maison, dans la direction opposée au rucher du Saint.

Par endroits, les roches glissent et, depuis un mois ou deux, Jeddi serre un peu plus fort la main d'Anir qui fait semblant de ne pas sentir le poids de son grand-père, toujours un peu plus appuyé sur son épaule. Il s'empêche d'aller trop vite, cale son rythme sur l'autre rythme. Quand Jeddi s'essouffle, Anir fait mine d'avoir soif et s'arrête pour boire une ou deux gorgées de la gourde qu'un jour son père lui a apportée

d'Agadir – elle vient d'Italie ! ; Anir est très fier de cette gourde marron-vert, les autres garçons à l'école ont souvent voulu la lui voler mais il la garde toujours près du cœur, en bandoulière, et comme ça c'est impossible de la perdre.

— De cet olivier à gauche à cet arganier là-bas, un jour, ce sera à toi.

— Et de l'autre côté, vers les chèvres ?

— Ce terrain est à un habitant du village plus bas, mais maintenant il vit à Agadir, on veille sur sa récolte avec les autres hommes.

— Et de ce côté ?

Jeddi s'arrête près d'un grand rocher, appuie sa main, son corps tout entier sur la pierre. Le soleil frappe fort, le vieil homme s'essuie le front. Respirant de la bouche et du nez, il ferme un instant les yeux puis les rouvre d'un coup et c'est comme un regard d'enfant qui surgit à la place de celui du vieil homme :

— Tu vois ce grenadier ? Eh bien, de ce grenadier à ce plant de tomates cerises, toute cette parcelle était à mon frère qui me l'a donnée l'année dernière, quand il est allé vivre à Casablanca. Celle-ci aussi, si tu le souhaites et si Dieu le permet, sera à toi. Toute cette terre pourrait t'appartenir, ces arbres, ces fruits, ces légumes. Et le miel du rucher du Saint. Tout, tout sera à toi.

— D'abord à papa et ensuite à moi ?

Le visage du grand-père se rembrunit ; Omar n'en veut pas, de cette terre ; puis il se tait. Anir ne remarque rien, occupé à tracer des cercles sur le sol avec un bâton trouvé sur le chemin. Lorsqu'il lève la tête vers Jeddi, le vieil apiculteur a déjà retrouvé le sourire. Le petit, en se mordant l'intérieur de la joue : comment sais-tu à qui appartient chaque parcelle ? Moi, j'ai déjà oublié ce que tu m'as dit. Le grand-père rit et, plus sérieusement : tu t'en souviendras, à force. Comme moi, et mon père avant moi. On s'en souvient tous. Après un instant, il ajoute, mais Anir est déjà loin : on dit qu'il y a maintenant des livres où c'est écrit, en ville.

Le soleil est haut dans le ciel, la gourde est vide. Jeddi peine à suivre Anir qui, pourtant, marche aussi lentement que possible. En attendant son grand-père, le garçon fait attention à tout, les racines qui s'entrelacent, les craquelures du sol, les fourmis, en lignes, qui savent exactement où elles vont, affairées comme si le monde dépendait de leur marche et peut-être que c'est vrai. Par endroits, la terre est toute fripée, de fines courbes recouvrent la surface et cela fait des cercles concentriques, comme lorsque l'on touche d'un coup sec une flaque avec un bâton. À d'autres endroits, sans raison, une ligne se transforme en fracture, solitaire, immense ; Jeddi fait un pas en arrière – attention mon petit ! – et Anir regarde droit devant

lui, s'éloigne. Le vieil homme remonte la trace de cette blessure ouverte, vers l'embranchement où elle n'a été que fissure, et avant cela craquelure, et avant cela mince interstice au niveau du sol. Là, il s'agenouille puis fait signe à Anir d'avancer, touche de l'index la fêlure, approche l'oreille ; tu veux que je te confie un secret ? Anir acquiesce en suivant du regard chaque mouvement de Jeddi. L'eau. C'est le remède pour que les petites fissures ne se transforment pas en crevasses. Un instant, une ombre passe sur son regard, les dernières pluies remontent à l'année dernière, et puis une lumière : tu sais qu'il y a des mots, comme des talismans, qui guérissent ? Anir écoute, une fourmi s'est détachée de la file et grimpe à présent sur ses sandales, ses jambes, l'enfant sent les picotements mais ne bouge pas, il ne veut pas déconcentrer Jeddi, parce que parfois il perd le fil de ce qu'il dit et on ne peut plus connaître la fin de l'histoire ; oui, des mots comme des talismans, que tu peux répéter mais pas trop fort, en remuant à peine les lèvres, dans un souffle, et alors des choses arrivent, ou au moins, à l'intérieur, tout s'apaise. Le grand-père s'arrête, ferme les yeux, et là, dans un murmure : *Ya-Samad*, c'est un mot-talisman. Si tu as soif et que tu le répètes plusieurs fois, tu auras l'impression que de l'eau se forme dans ta bouche, et ta soif sera étanchée. Alors, de temps en temps, pour aider les cicatrices de la terre, je me baisse vers ses fissures et lui murmure, à elle aussi, le

mot-talisman, Ya-Samad, Ya-Samad. Il s'est couché à même le sol, ses mains ouvertes et posées sur la terre rouge sont pleines de poussière. Anir imite son grand-père, va même plus loin et pose sa tête, son front, sa joue sur le sol, et les lèvres pleines de cette terre, la salive mélangée au sable, le garçon se met, lui aussi, à répéter Ya-Samad, Ya-Samad. Les petits doigts caressent les craquelures, les fissures, il récite, la mâchoire et le cœur serrés, concentré comme si la marche des hommes dépendait de cet instant, et puis il se dit qu'il a trop répété le mot-talisman car à présent un peu d'eau se forme aussi autour de ses yeux qu'il ferme alors pour mieux entendre sa respiration, comme accordée aux vagues qui semblent provenir du fond de la terre et qui entraînent l'enfant au rythme de Ya-Samad, et il n'est plus sur le sol maintenant mais sur un bateau, ou peut-être qu'il vole, comme les aigles, ces beaux aigles qu'il peut observer des heures faire des cercles près des nuages jusqu'à ce que le soleil l'aveugle. Là, c'est pareil, il est ébloui par une lumière qui ne se voit pas, qui provient du son de ce mot répété et qui ne fait plus qu'un avec la roche brûlante d'ici. Lorsque l'on passe le doigt sur les craquelures, on jurerait qu'elles ont disparu mais Anir ne veut pas ouvrir les yeux, il voit déjà les couleurs vives qui tournoient avec la chaleur et le soleil et le rythme de plus en plus rapide du mot. Il sait que Jeddi est là, qu'il veille sur lui, sur ce lieu et sur toutes les choses

d'ici, même sur la fourmi qu'à présent Anir ne sent plus mais dont il se souvient, comme il se souvient très nettement de tout ce qui se passe autour, c'est comme s'il pouvait voir simultanément, avec clarté, chaque fourmi, chaque feuille, chaque abeille, chaque racine et toute la vie qui se presse et se forme et croît autour de lui. Et puis il ne se souvient plus de rien, simplement d'une grande chaleur qui surgit d'une flaque blanche et l'emporte tout entier à l'intérieur du mot-talisman qui est devenu le centre même de la terre.

CHAPITRE 5

À chaque retour, c'est pareil, en descendant de l'autocar ses yeux se lèvent vers ce ciel sans ombre, et la chaleur, les couleurs le submergent. Omar aime ce sol, ces arbres. Lorsqu'il est loin d'ici, c'est comme s'il oubliait, et puis il revient, et c'est l'autre bout du monde, le voilà pris d'un vertige, et toute cette force l'enveloppe. Cette étendue de roche et de sable le pénètre, une énergie remonte ses pieds, ses mollets, soudain ses chaussures le brûlent, il s'en défait, se retrouve pieds nus sur le sentier qui mène à son village. On peut voir ses membres lourds, harassés par les rues encombrées de la ville. Sous les toits de tôle et les rues noires d'hommes, de poubelles, il oublie qu'il vient d'ici, oublie ce souffle ; son dos se courbe, sa peau devient grise. Elle non plus ne se rappelle plus la lumière d'Inzerki. Ici, le corps se souvient. Tandis que l'homme marche sur ce sentier, vers sa maison, sa famille, tout se remet en place, et c'est charnel – la nuque redevient fière, la tête se tient droite,

le front bien haut, le dos est droit lui aussi, et la peau reprend sa teinte cuivrée.

De loin, Omar peut déjà apercevoir le rucher du Saint. Il regarde les étages apparaître un à un, avec netteté, au fur et à mesure qu'il avance. Perché sur son flanc de montagne, avec des palmiers autour et, à droite, le vieil arganier centenaire qui veille sur les abeilles. L'ocre des cases, les rangées toutes parallèles, les troncs qui délimitent les emplacements de chacune des familles. Le Taddart se révèle entièrement et l'homme s'arrête un instant devant ce rucher sacré où il a passé tant d'années à aider son père. Il est là, immense, immobile. Un soupir, cette année la récolte n'a pas été bonne, à peine cinquante kilogrammes de miel et plus d'un tiers des ruches n'a pas survécu à la sécheresse. Omar se souvient du temps de l'abondance, plus de cinq cents kilogrammes collectés certaines années. L'homme reprend sa marche.

Pas de discours. Omar revient, et c'est le silence qu'il retrouve. Anir et le grand-père ne sont pas à la maison. Tant mieux, c'est elle qu'il veut voir. La porte grince encore, pourtant ce n'est pas sorcier, de la dégraisser, il suffirait d'un peu d'huile ; il soupire. À peine entré, une tension apparaît au niveau du crâne, une crampe à l'épaule droite, et toi mon cœur ne t'emballe pas, oui, elle est là, où veux-tu qu'elle soit. Il

n'y peut rien, à chaque fois c'est pareil, après la force reconquise à l'entrée du village, c'est l'impuissance qui le submerge dans cette maison. Il monte un à un les escaliers de ciment qui mènent à la seule pièce de l'étage : sa chambre à elle. Par la porte entrebâillée, il peut l'apercevoir, se balançant sur l'unique chaise, à l'opposé de la fenêtre. Elle fredonne un air, toujours le même depuis dix ans, do, do, da ; grave, grave, aigu. Omar reste un temps debout, près de la porte, sans faire de bruit, simplement à la regarder. Cette fois, elle est plutôt apaisée. La vision l'émeut, quelque chose se remet en place dans son corps à lui. Cette présence, cette femme qu'il aime, ces cheveux noirs autrefois relâchés jusqu'au milieu du dos, attachés aujourd'hui en chignon ; ce regard d'où la lumière jaillissait, toute la lumière, ces souvenirs provoquent en lui une chaleur qui lui mord les reins, le dos, le fait frissonner. Il doit fermer les yeux, ses mains se crispent, un vertige, son sexe se durcit mais tout cela ne dure qu'un instant, et maintenant le désir laisse place à une douleur qui se loge dans son ventre et qui devient si grande, si grande qu'il doit se courber un peu. Il s'appuie sur le mur parce qu'il ne peut pas faire autrement ; comment soutenir la présence de sa femme, cette présence fulgurante et muette, celle qui était autrefois si joyeuse, si vive ? Et l'homme inspire de toute sa bouche, il semble ne plus savoir respirer – qui nous apprend ?

Un courant d'air ouvre brusquement la porte qui les séparait et voici que le mur ne peut plus rien pour lui. Il la regarde de tout son corps, tombe face à elle, c'est à chaque fois pareil, les retrouvailles se terminent ainsi : cet homme à genoux devant cette femme. Elle ne semble pas s'apercevoir de cette présence, de cette chute, de ces yeux. Elle reste là, à se balancer sur sa chaise, à répéter cet air si familier, devenu compulsif, obsessionnel, do, do, da ; grave, grave, aigu. S'accrocher aux notes, au rythme. Omar est à genoux encore un instant puis se lève, se souvient pourquoi il doit quitter cet endroit, pourquoi à chaque fois il doit retourner en ville, gagner de l'argent, trouver des médecins, quelqu'un qui lui dirait enfin de quel mal souffre sa femme ; parce qu'il n'en peut plus de les entendre, au village, lui parler de légendes ; parce qu'il ne veut plus se souvenir de cette nuit-là, de ce qui s'est passé après ; ai-je bien fait ? Aurais-je pu faire autrement ? Aurais-je dû y aller à sa place ? Ça suffit, j'ai fait ce qu'il fallait, j'ai fait ce qu'il fallait... La mâchoire se serre, il tourne le dos à cette femme, ce qu'il veut, c'est une explication sérieuse, scientifique, rationnelle ; une maladie au nom compliqué, qu'il ne comprendrait pas, un saignement, un os cassé, quelque chose que l'on peut réparer, recoudre et tout l'engrenage repartirait comme avant, lorsqu'elle le regardait et qu'il n'y avait plus que ce regard au monde.

Il n'écoutera ni son père ni les autres habitants du village – bande d'ignorants ! –, elle n'est pas possédée, elle est malade, simplement malade, et s'il le faut il continuera les petits boulots encore et encore, jusqu'à se faire une situation, gagner assez d'argent pour les faire venir, Anir et elle, en ville, et pouvoir payer un vrai suivi médical, dans une clinique aux salles climatisées, puisque à l'hôpital on traite tout le monde comme des chiens, sa femme mérite mieux. Une fois installés ailleurs, stabilisés autrement, loin de cet endroit et de tous ses souvenirs, ils pourront vivre de nouveau, tous les trois, le secret serait moins lourd à porter s'ils s'en allaient loin... Parce que Omar a promis au vieux de ne rien dire... En parlant du vieux, il ne voudra pas venir, c'est sûr... Mais elle, elle vivra mieux ailleurs et c'est pour cela que lui doit s'en aller maintenant, qu'il faut retrouver l'entêtement, la rage désespérée de celui qui part, qu'il ne faut pas se retourner parce que sinon c'est impossible. Il faut partir, pour Agadir ou Casablanca, ou même Tanger et faire la traversée si le remède est de l'autre côté de la mer, quitte à en mourir. Il faut laisser cette femme, ce lieu, aller se battre dans les villes, gagner des billets sans odeur de fleurs, sans goût de miel, partir pour un jour peut-être la sauver elle, pour un jour peut-être se sauver soi du gouffre que ce regard vide creuse dans le ventre.

*

Certaines sont jaunes, d'autres noires, d'autres croisées. Jeddi ne laisse Anir manipuler que les jaunes, les sahariennes : elles sont *driouichates*, douces, comme toi ; plus tard, quand tu seras habitué, tu pourras t'occuper des hybrides, issues du croisement des deux races, moins agressives que l'abeille noire et plus prolifiques que la jaune. Anir écoute en essayant de tout retenir, il aimerait demander pourquoi la ruche à droite, près de l'entrée, est la seule à n'avoir que des abeilles noires mais ne veut pas que son grand-père devine les sorties avec sa mère, alors il ne dit rien.

Le garçon fait bien attention à stériliser les ruches, faites de roseaux, en leur appliquant de la bouse de vache séchée, mélangée à de la terre, puis en passant le tout près du feu. Très bien mon petit, maintenant prends la *defla*, le laurier-rose séché qui est sur ta droite, mets-en un peu sur un encensoir, allume le tout et passe la ruche au-dessus, cela permettra de stériliser complètement la future maison de tes abeilles ! Anir n'y croit pas :

— Elle est pour moi ?

— Tu es grand, maintenant. Dix ans ! Presque un homme. Cette année, en plus de m'aider avec mes ruches, tu auras ta propre colonie à toi, avec ta reine, tes faux bourdons et tes ouvrières.

Le jeune garçon se jette dans les bras du grand-père, se laisse caresser les cheveux, revient vers l'encensoir, l'allume, le passe sous la ruche encore vide. Le temps est doux, le soleil timide. De cette altitude, on peut voir les forêts aux alentours ; en contrebas, leur village et, encore plus bas, celui de l'école. À leur gauche, des dizaines de mètres plus loin, le gigantesque arganier centenaire veille sur le rucher du Saint et les montagnes du Haut Atlas. Aujourd'hui, du rouge mais aussi du vert car il a plu la semaine précédente. Jeddi sourit en regardant les arbres, les plantes. Il se dit que les fleurs seront bientôt là, que les abeilles pourront butiner. Il raconte tout cela à Anir, et on ne sait plus vraiment qui est l'enfant, le vieil homme a une lumière dans le regard lorsqu'il parle de ses ruches. Il les connaît toutes et raconte au garçon que chacune a son caractère, ses particularités, comme les populations : certaines sont très travailleuses, pouvant donner plusieurs kilogrammes de miel quand d'autres ne produisent presque rien. La ruche est un organisme où chacun joue un rôle défini, n'est qu'une pièce de l'ensemble, et si l'une des pièces manque ou tombe malade, rien ne fonctionne plus... Notamment la reine, tiens, voici la tienne. Anir n'en revient pas, ma propre reine! Plus grande que les autres, jaune, forte, il l'aime tout de suite.

— Combien d'années vivra-t-elle ?

— Elle peut vivre jusqu'à cinq ans mais peut aussi mourir en se faisant gober par un prédateur, en attrapant une maladie et, si elle ne pond plus assez d'œufs, les autres abeilles la tueront pour faire naître une nouvelle reine... Tu vois, elle ne décide finalement de rien.

— Et les autres abeilles, combien d'années vivent-elles ?

Jeddi raconte que les autres ne vivent pas plus de deux mois mais, durant leur courte vie, ont de nombreux métiers. Il raconte avec les mains, les yeux, tout le corps, qu'elles nettoient la ruche, puis nourrissent les larves, qu'elles deviendront maçonnes pour construire les rayons, ventileuses pour contrôler la température intérieure et assécher le nectar, gardiennes pour défendre leur reine, et enfin butineuses, pour aller chercher du pollen, du nectar et de l'eau. C'est le métier le plus dangereux tu sais, butineuse, toutes sortes de dangers rôdent à l'extérieur, elles peuvent se faire manger ou mourir d'épuisement, mais elles sont déjà passées par les autres rôles, alors elles peuvent mourir, ce n'est plus très grave. C'est un système efficace, une ruche. Il reprend son souffle, s'étire le dos et, de nouveau, sa vie entière se retrouve dans le regard qu'il offre à Anir. Enfin, il y a les faux bourdons, les seuls mâles de la ruche, qui n'ont qu'une tâche, féconder la reine d'une autre ruche pendant la

saison du vol nuptial. S'ils y arrivent, ils meurent en plein vol, après avoir atteint la jeune reine... Sinon, les ouvrières les jetteront hors de la ruche ou les tueront, pour ne pas avoir à nourrir de bouches inutiles. Les faux bourdons ne vont ni chercher du nectar ni s'occuper de l'intérieur de la ruche. Ils ne piquent pas et ne peuvent pas défendre la reine. Quand on ne sert à rien, chez les abeilles, on se fait bannir et on meurt tout seul, de froid, de faim !

Anir frissonne, bien content d'être un petit homme et non un jeune faux bourdon.

— Raconte. Raconte encore.

— Le rucher du Saint est ensoleillé toute l'année, les abeilles n'aiment avoir ni trop froid, ni trop chaud. Tu sais, quand j'avais ton âge, beaucoup de familles vivaient ici, près de quatre-vingts, mais seules certaines arrivaient à avoir leur propre miel, ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir la baraka, d'arriver à en produire. Et puis il ne faut pas oublier d'en laisser aux abeilles, pour qu'elles vivent durant l'hiver, au moins la moitié, c'est la règle. Jeddi prend la main d'Anir dans sa main, écoute c'est important : une autre règle, si tu veux garder la bénédiction, tu dois donner un dixième de tes récoltes à ceux qui n'ont pas grand-chose pour vivre. Tu le promets ?

Anir promet.

— Seules six familles sont encore là, tout le reste est parti en ville – une légère ombre passe dans le regard de Jeddi – mais, encore aujourd'hui, des habitants d'autres villages, parfois d'autres régions, viennent déposer leurs ruches au Taddart durant certaines saisons, parce qu'il est en hauteur et assez isolé pour que l'on puisse les surveiller facilement. Le rucher sacré est entouré de plantes dont les fleurs permettent de faire du miel. En été, c'est la floraison du thym, en automne, celle du caroubier. C'est un endroit parfait pour les abeilles qui, à leur tour, en butinant, nous aident à avoir des légumes, des fruits. Tu vois, c'est un équilibre. (Le regard de Jeddi se durcit.) Attention, mon garçon, il faut respecter ce lieu, toujours honorer les saints et les hommes qui sont passés avant nous. Pour cela, une autre règle, la plus importante : tu ne dois jamais prendre le miel d'une ruche qui ne t'appartient pas.

Le grand-père se tait un instant, regarde le sol, inspire en faisant du bruit, comme si d'un coup tout devenait difficile, reprend quand même, raconte comment une nuit, il y a très très longtemps, un mois de juillet, lors de la récolte la plus importante de la saison, des voleurs ont voulu dérober le miel des différentes ruches. Ils n'ont fait aucun bruit, avaient soigneusement préparé des pots où mettre le nectar, ont pris toutes les récoltes. Au moment

de sortir du rucher du Saint, ils ont commencé à courir, prenant le bon sentier, courant, courant puis se sont rendu compte qu'ils faisaient des cercles autour du rucher pour se retrouver, toujours, au même endroit... jusqu'au matin. Ils n'ont pu sortir du rucher sacré qu'en laissant les récoltes sur place. Jeddi se tait – la respiration a l'air toujours aussi difficile –, sort un linge de sa poche, se mouche bruyamment, puis une dernière histoire, pour bien faire comprendre au petit, il faut qu'il comprenne, une dernière en regardant l'immense arganier qu'il pointe du doigt : un jour, du temps de mon grand-père à moi, un habitant avait réussi à voler du miel, alors les hommes du village se sont réunis sous le grand arbre, et ont demandé à chacun s'il avait vu quelqu'un entrer ou sortir du rucher. Tour à tour, chacun a dit non, en jurant et en récitant une prière. Quand le dernier a voulu prendre la parole, il n'a pas pu, rien, sa bouche se gonflait d'air et pas un son. Puis, d'un coup, des abeilles ont surgi de sous sa tunique, au niveau de la poitrine et du cou. C'était le coupable. Le grand-père arrête là l'histoire, fronce les sourcils, des gouttes de sueur apparaissent sur ses joues, on dirait qu'il a marché longtemps et qu'enfin il est arrivé quelque part : tu vois, on sait toujours qui vole le miel du rucher du Saint, et une grande malédiction s'abat ensuite sur lui... ou sur elle...

Jeddi, soudain, ne tient plus debout. Anir le rattrape par le bras, l'aide à s'asseoir à même le sol. Le vieil homme s'agrippe à l'enfant et, le visage tout près de celui du garçon, si près qu'Anir peut sentir le souffle de Jeddi sur sa joue :

— Je dois te dire une chose. Tu es grand maintenant, tu dois savoir... Ta mère...

Un écho se fait entendre, lointain, puis de plus en plus près : Anir ! Anir ! C'est la voix de papa ! Il est là ! Il est revenu ! Déjà l'enfant laisse Jeddi et court vers le sentier menant au village.

*

Partir, tout brûle, tout brûle, pourtant le soleil n'est pas si haut, il ne fait pas si chaud, mais ça brûle, sous les paupières, dans les oreilles, les poumons, Anir ! Anir ! Où es-tu ? Il faut partir d'ici et cette fois, tu viens avec moi, tu es assez grand maintenant. Il faut m'aider, trouver de l'argent, tu dois m'aider... et on s'en va tout de suite, le bus repart pour Agadir dans cinq minutes.

Anir aperçoit son père au loin, il n'est plus qu'à une vingtaine de mètres et l'enfant court de toutes ses forces vers lui, l'air entre trop vite dans sa gorge et le fait tousser. Le père semble prononcer une phrase, il bouge les lèvres et les

bras mais est encore trop loin pour que le garçon saisisse, et puis Anir n'essaye pas de déchiffrer les paroles. Il n'a qu'une hâte, dire à son père que cette année il aura sa propre ruche, sa propre reine, et répéter tout ce qu'il a appris sur les abeilles jaunes et noires, c'est fascinant, papa, tu sais, ce qu'elles font, des kilomètres pour seulement une cuillère de miel, c'est tout cela qu'il s'apprête à dire, qu'il veut partager et ses grands yeux bleus enveloppent la distance qui reste entre eux, et il rit et l'écho aussi. Papa, je peux maintenant tuer des serpents, j'ai un poignard, Jeddi m'a dit que toi aussi tu en avais un. Et, tu sais, même les légumes, finalement, c'est intéressant ; et j'ai toujours la gourde sur moi, celle que tu m'as offerte, la marron-vert qui vient d'Italie. Le père et le fils ne se trouvent qu'à deux ou trois mètres et le sourire de l'un se heurte au regard dur, brûlant de l'autre. L'enfant décélère puis arrête sa course, se fige, il n'a pas besoin de paroles pour réaliser que l'homme n'écoutera pas, son instinct lui dit de reprendre sa course, mais à l'opposé de celui qu'il voulait retrouver. Courir, de toutes ses forces, loin, retourner près de Jeddi. Le père comprend à son tour ce qu'Anir compte faire et se met à marcher plus vite, respirant par le nez, on dirait un buffle, il court maintenant, n'est pas aussi léger que le fils, s'essouffle vite, satané gravier qui s'enfonce dans la plante des pieds et qui lacère les orteils, tu vas voir ce que tu vas voir, ingrat, viens ici, Anir !

Tu ne perds rien pour attendre, tu ne peux pas courir éternellement, attends un peu que je te rattrape !

Ses doigts deviennent humides. Le cœur du jeune garçon bat très vite et ça fait presque mal dans la poitrine, la lumière du jour est rouge, puis blanche et Anir a l'impression qu'il ne voit plus très bien. Il continue pourtant, et son cœur bat si fort que tout se met à bouger autour de lui, et ce paysage familier s'élargit, se déforme, lui fait peur. Les arbres deviennent immenses, les feuillages s'allongent, on dirait de longues griffes, et avec son père c'est toute la forêt qui se met à vouloir le rattraper. Les jambes du garçon frappent contre la terre rouge, les voilà qui ont dépassé Jeddi, elles cognent et cognent encore ce sable qui, lui aussi, est de mèche avec le père car il devient mouvant, veut faire flancher Anir mais l'enfant se rattrape de justesse, s'appuie contre une roche, et voilà que ses jambes reprennent déjà leur course, c'est elles qui pensent pour tout le corps à présent, direction le rucher sacré. Là-bas, sûrement une cachette, nous verrons bien. Jeddi voit passer son petit-fils puis son fils qui ne s'arrête pas pour lui embrasser la main, le front. Le vieil homme est vexé, il n'a pas vu son fils depuis des semaines – ingrat ! – il l'appelle, Omar, viens par ici !, mais l'homme n'entend rien et fonce, le visage rouge de sueur, droit sur Anir dont les battements de cœur se

bruissent dans les oreilles ; doucement, mon cœur, doucement, tu fais trop de bruit, mais ça cogne de plus en plus fort, et bientôt il ne peut plus rien entendre. Il ferme les yeux et autour de lui un immense bourdonnement, géant, et ça tourne, ça tourne ; moins vite, mes jambes, et l'enfant rouvre les yeux mais ne peut plus rien voir ; de minuscules points noirs tourbillonnent autour de lui et veulent l'emporter, le maintenir quelques centimètres au-dessus de ce précipice de sable. Le père aussi s'est arrêté. Comment est-ce possible ? Il ne peut s'approcher de son fils. Tous les essaims qui étaient sur les arbres entourent à présent Anir, dansant autour de ses bras, ses jambes, son torse, sa tête, et c'est un mouvement si rapide que l'on ne voit plus l'enfant, seulement des centaines d'abeilles qui tournent et tournent autour de lui, formant comme une armure.

Omar se frotte les yeux puis, la voix saccadée, une veine énorme sur le front :

— Tu te crois malin ? Tu n'as pas gagné. Cette fois, je prendrai le bus sans toi mais quand je reviendrai, on partira, on quittera Inzerki. La prochaine fois, tu viendras en ville avec moi. Je reviendrai la nuit, s'il le faut, je reviendrai en hiver, quand elles ne sortent pas, tes abeilles. Elles n'y pourront rien. Tu viendras, la prochaine fois, tu n'auras pas le choix.

CHAPITRE 6

Ils se sont rencontrés au marché. Il vendait les pots de miel de son père, elle avait dit à sa famille qu'elle achèterait de l'huile et du thym, pourquoi pas du miel, s'il était de bonne qualité et pas trop cher, au marché de l'autre côté de la montagne, plus réputé pour ces produits. Elle n'était en fait là pour rien, pour se perdre dans la foule, partir loin de son village, celui de l'autre tribu, sur le versant opposé. Elle voulait de nouvelles têtes, de nouveaux paysages, elle était comme cela, cette femme. Omar se souvient de ce jour-là, des mots qu'elle avait prononcés : je m'appelle Aïcha, je ne suis pas d'ici mais de là où il fait un peu moins chaud. Sur l'autre versant, la pente est telle que les arbres nous protègent mieux. J'ai entendu parler du miel d'ici, celui du rucher du Saint, je peux goûter ?

Omar n'a rien dit, happé qu'il était par ce regard, cette lumière vive dans ces yeux sombres, on pouvait s'y perdre totalement. Il ne répond

bras et Aïcha le fixe encore plus intensément, c'est parce qu'il ne répond pas qu'elle s'arrête, peut-être que c'est pour ça, s'est-il souvent dit ensuite, il n'a jamais pu la comprendre vraiment. En tout cas, ce jour-là, elle semble curieuse de son silence à lui. Elle répète : je peux goûter de ton miel? Il lui tend un pot, celui que son père avait dit de ne garder que pour les clients les plus riches, celui de la meilleure ruche, il le lui tend, il ne pouvait lui en donner un autre, il fallait qu'elle se rende compte, par le goût, l'odeur, par le toucher, de ce qu'il avait à offrir. Elle goûte et ne fait aucune remarque sur le miel. Elle s'arrête juste un instant et puis : tu sais, de l'autre côté de la montagne, je les connais tous, les hommes, et aussi les recoins, les arbres, les chemins. J'aimerais en découvrir d'autres. Le regard sombre d'Aïcha se fixe sur les yeux bleus d'Omar, s'y plonge et c'est comme la mer alors traversée par un éclair noir, animal, une immense bête qui fuit la terre, apeurée, violente, qui l'emporte, le ravit. Et puis de la douceur, aussi, dans ce noir, mais lointaine, une tendresse lointaine et sauvage. Omar déserte le marché et les pots de miel. Il fait visiter à Aïcha ce versant-ci de la montagne, lui montre les sentiers et les chèvres, les aigles qui font de grands cercles près des nuages, le plus vieux rucher collectif du monde. Lorsque, depuis la route qu'ils prennent ensemble, Aïcha aperçoit le rucher sacré pour la première fois, que ses étages apparaissent un à un, au loin, rouges et ocres,

révélant ses innombrables cases, elle arrête sa marche. Elle observe un long moment les centaines d'abeilles qui vont et viennent, oubliant presque la présence de l'homme avec elle. Elle écoute leur bourdonnement et, en se retournant vers Omar :

— On dirait une musique. Comme une berceuse.

Lorsqu'ils se sont mariés, le vieux n'était pas content, les gens du village d'Inzerki non plus. Une étrangère ? Quelqu'un de la tribu de l'autre versant ? Le vieil apiculteur voulait que son fils se marie avec l'une des cousines éloignées, celles du côté de sa défunte épouse, ou une voisine, n'importe qui mais d'Inzerki. Et les femmes aussi, les femmes du village auraient bien voulu de ce jeune homme aux yeux bleus, qui avait la beauté et la force des hommes d'ici. Le mariage s'est tenu sans la famille d'Aïcha. Elle n'a pas voulu inviter son frère, ni son père. Elle avait perdu sa mère très jeune, et sa grand-mère aussi, celle qui s'était occupée d'elle et qui lui avait appris les arbres, les sources et les sentiers de là-bas. Aïcha ne voulait ni de son enfance ni de sa vie de l'autre côté ; tout cela n'a pas d'importance, lui avait-elle souvent répété, au début de leur union, avant l'accouchement, et surtout, surtout, avant cette nuit-là. Omar avait appris à ne pas poser de questions ; on fera ce que tu voudras.

Aïcha n'a jamais essayé de s'intégrer à la foule d'Inzerki. Elle sortait très tôt le matin, ne cherchait pas à participer, avec les autres femmes, à la cueillette de fruits mûrs des arganiers alentour. Elle préférait partir à l'aube, au gré des sentiers que lui avait montrés son mari, et puis autour, visiter ce flanc encore inexploré qui s'offrait à elle, la forêt, le rucher du Saint. Elle aimait découvrir de nouveaux points de vue pour observer le Taddart. À chaque apparition du rucher sacré, Aïcha éprouvait une chaleur qui semblait provenir du sol, qui remontait tout son corps et la faisait frissonner. Dans ces moments, elle fermait les yeux, serrait les paupières et essayait de se souvenir des détails du rucher. Les palmiers dispersés, le vieil arganier centenaire un peu plus à droite. Au nord, au niveau de l'entrée, la cabane abandonnée du gardien. Et puis les ruches de chaque étage, les emplacements des différentes familles. Enfin, elle ouvrait les yeux, jetait un dernier coup d'œil au rucher du Saint, bien présent face à elle, immense, immobile, puis reprenait le chemin dans le sens inverse.

Aïcha empruntait toujours de nouvelles routes, découvrait des grottes, des sources que même les plus anciens d'Inzerki ne connaissaient pas. Pour cela, elle apprenait des petits rongeurs, des oiseaux, des fourmis, des abeilles. Elle se souvenait de ce que lui disait sa grand-mère – pour apprendre, il suffit d'observer – et était très

patiente lorsqu'elle suivait, des heures durant, les animaux. Personne, jamais, ne venait avec elle, pas même son mari. À l'aube, il s'éveillait mais ne bougeait pas, respirait lentement, la laissait se glisser hors du lit et écoutait longuement le bruit de ses pas sur le sol, puis dans les escaliers, et enfin à l'extérieur – jusqu'au silence. Omar savait que le vieux écoutait aussi. Le grand-père avait pris l'habitude de dormir au rez-de-chaussée de leur minuscule maison, dans la pièce qui servait de salon et de cuisine. Il avait tenu à leur laisser l'unique pièce de l'étage ; pour que vous me fassiez de beaux petits enfants ; celle qui lui avait aussi servi de chambre à coucher, lorsque sa femme à lui était encore là.

Aïcha passait de longues heures à l'intérieur même du rucher sacré. Omar lui avait raconté toutes les histoires liées au lieu, celles que son père lui avait transmises. Elle aimait certaines légendes, surtout celle de la création du Taddart et puis celles de ses différentes reconstructions, notamment après le tremblement de terre, longtemps auparavant. Elle n'accordait aucune foi aux histoires de malédiction réservée aux voleurs de miel – tu y crois, toi ? demandait-elle à Omar qui ne savait plus quoi répondre. Les abeilles ne sont pas un bien que l'on possède, non non – elle faisait non non de la tête, avec ses cheveux relâchés et qui tombaient, lourds, épais, sur son dos –, on peut en prendre soin, essayer du moins,

et grâce à elles nous avons des concombres, des pommes et beaucoup d'autres choses. C'est un équilibre, mais elles ne sont la propriété de personne. Son mari écoutait, ce n'était pas ce que lui avait appris son père, ni son grand-père, pour qui chaque ruche appartenait à une famille, une lignée, une tribu. Il écoutait et ne disait rien.

Elle se rendait seule au rucher du Saint, le matin très tôt et le soir très tard, quand l'endroit était désert. Elle regardait les abeilles aller et venir et, simplement en les observant, avait appris à les reconnaître, à les distinguer. Elle avait remarqué leurs différences de couleurs, de tempéraments : les abeilles jaunes, les sahariennes, étaient parfaitement adaptées au climat d'ici et moins agressives que les noires, qui venaient du nord et qui étaient plus nerveuses, dotées d'une très grande vitalité. La plupart des apiculteurs d'Inzerki élevaient des abeilles jaunes ou des hybrides, chez lesquelles la génétique avait atténué l'agressivité tout en préservant la vivacité.

Les jours où le soleil tapait si fort que la terre devenait blanche de lumière, où l'air alourdissait les épaules, se collait aux joues et entrait, chaud, dans les narines, ces jours-là, avant d'aller au rucher, elle s'aventurait loin, loin dans la montagne. Elle avait trouvé, en suivant certains animaux, une source que personne d'autre au village ne semblait connaître. Elle n'avait rien

dit, n'en avait pas parlé. Elle voulait la garder pour les rongeurs, les abeilles. Ces jours de grande chaleur, elle remplissait d'eau son outre en peau de chèvre et, certaine qu'il n'y avait plus personne, la vidait près des ruches, dans les bouteilles en plastique, ouvertes en deux sur la longueur, ce qui permettait aux abeilles de boire, surtout lorsque la pluie n'était pas venue depuis longtemps. Elle aimait voir, les lendemains des jours où elle remplissait les bouteilles éventrées, les habitants d'Inzerki lever les yeux pour remercier Dieu et les saints de cet endroit béni qui ne laissait pas les abeilles mourir de soif. Là non plus, elle ne disait rien. Pour garder l'équilibre, à la foule il fallait des légendes, c'est bien comme ça, semblait-elle penser, c'est mieux comme ça. Si, en revanche, le village d'Inzerki avait besoin d'eau, Aïcha laissait les autres femmes aller se ravitailler dans les villages voisins, les hommes faire des incantations au ciel et demander à d'autres hommes d'explorer les environs, avec un bâton à deux têtes. Des sourciers, c'est comme cela que l'on appelait les chercheurs de sources d'eau. Ils en trouvaient, de temps en temps, ou de gros camions amenaient des machines qui trouaient la terre pour faire un puits.

Ce qui importait à Aïcha, c'était que les abeilles ne manquent pas d'eau, surtout la ruche à droite, près de l'entrée. Elle s'était prise d'affection

pour cette colonie en particulier, entièrement composée d'abeilles noires. Le propriétaire de cette ruche était parti en ville, pour tenter sa chance, peu de temps après qu'elle s'était installée à Inzerki. Aïcha savait que les habitants du village préféraient les abeilles jaunes, moins agressives, et que cette colonie aurait certainement fini par mourir à cause de la sécheresse. Sans le dire, Aïcha avait décidé de prendre soin de ces abeilles, vérifier qu'elles ne manquaient de rien, s'assurer de l'équilibre. Elle aimait écouter leur chant. Elle y allait à l'aube, quand tout le village était endormi et qu'il n'y avait qu'elle, le chant des abeilles et le rucher sacré.

Personne n'a jamais su qu'elle veillait sur cette ruche. Peut-être faisait-elle un peu peur aux habitants d'Inzerki, avant même cette nuit de bascule, cette femme qui partait des heures pour ne revenir que le soir, lorsque la lune était déjà haut dans le ciel. On plaignait le vieil apiculteur, que tout le monde connaissait depuis toujours. On plaignait aussi Omar, qui avait sûrement été ensorcelé par l'étrangère. On faisait des incantations quand on la voyait aller et venir. On restait loin d'elle.

*

Plus tard, bien après cette nuit-là, lorsque Omar dormira seul sur les couvertures pliées

en quatre de la supérette de son cousin Hamid, à Agadir, en attendant de trouver mieux, il se demandera souvent pourquoi il n'a jamais suivi sa femme, toutes ces journées. Au fond de lui, il sait la réponse. On connaît toujours les vraies réponses, les plus intimes, on les ressent avec le ventre, et dans son ventre à lui, toujours, quelque chose qui se serre, qui vacille lorsqu'il pense à Aïcha et à la liberté immense qu'il percevait dans ses yeux. Surtout quand elle revenait, le soir, après des heures passées seule entre les deux versants de la montagne. C'est pour cette lumière dans le regard lorsqu'elle revenait, ce regard qui n'avait de noir que la couleur, qu'il ne disait rien, la laissait partir. Lorsque cette lumière inondait la pièce nue qui leur servait de chambre à coucher, qu'elle lui souriait de ses yeux immenses, puis que son corps à elle se plaçait près de son corps à lui, qu'elle se cambrait et que le parfum de ses cheveux lui esquissait les secrets de la journée, Omar sentait bien que, pour lui aussi, cette liberté était vitale. Après cette nuit-là, la lumière s'est éteinte. Il n'a pas pu faire autrement que partir lui aussi, mais plus loin, dans les villes, apprendre à gérer des supérettes où la chaleur de son corps à elle ne l'accompagne plus, en se promettant de rallumer un jour ce regard.

Cette nuit-là

Il sait l'obscurité. Il sait les cris, les entend très nettement, malgré le plafond qui les sépare. Le vieil homme est couché sur le dos, les yeux ouverts, le regard fixe, dans la direction de la mère et de l'enfant. Il ne les voit pas. Ils sont dans la chambre, à l'étage, celle qu'il a laissée à son fils et sa femme. Lui est en bas. Il s'est habitué à cette pièce où le poêle côtoie deux chaises, une table, un vieux frigo et son matelas qu'il relève ensuite face au mur, en journée.

Il écoute les cris. Il devine les convulsions, les spasmes du garçon ; les devine parce que les silences entre chaque sanglot sont trop longs ou trop courts, irréguliers, le rythme est déréglé, la cadence ne va pas. Les sourcils du grand-père sont froncés, il s'assoit sur le matelas. Comment dormir avec le nourrisson qui suffoque ? Quoi faire sinon essayer, comme l'enfant, de s'accrocher au rythme de la berceuse maternelle : do, do, da ; grave, grave, aigu. Entre les pleurs du petit, le vieux décèle des paroles :

Écoute ce chant,
Doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.
Je t'offre ces notes, le son de ma voix.
Te souviendras-tu que je chantais pour toi ?

Les cris s'atténuent, disparaissent. Il fait encore nuit. L'âne ne mâche plus sa paille, il doit dormir. C'est ce qu'il espère, le vieux, il espère que l'âne dort, qu'au moins lui arrive à dormir aujourd'hui. Il se lève, se sert un verre d'eau, se remet au lit. À peine essaye-t-il de refermer les yeux que les cris ressurgissent, des sanglots aigus, épuisés, mêlés aux larmes et à cette mélodie que la mère, entêtée, fredonne pour le garçon : do, do, da ; grave, grave, aigu ; « quelques mots qui tourbillonnent, des mots qui bourdonnent autour de toi... ».

L'homme l'entend aller et venir, marcher d'un bout à l'autre de la pièce, au-dessus de lui. Imagine-t-il l'angoisse d'Aïcha ? Son impuissance ?

Il semble tout percevoir.

Le temps passe, à bout de souffle. La mélodie, les paroles de la berceuse ont disparu, il n'y a plus que le murmure éventré d'un son. Do, do, da ; grave, grave, aigu.

Et les pas de la mère. Partout, dans la pièce.

Soudain, les pas s'arrêtent. Que fait-elle ? On discerne, mais à peine, la porte du haut s'ouvrir. L'homme se lève d'un bond, sans bruit, il ne faut pas qu'elle sache qu'il n'a pas dormi – impossible

de fermer l'œil de la nuit avec ces sanglots –, elle n'a pas besoin de savoir. Il respire, mais très doucement, pour que personne ne l'entende, lui. Les pas sont dans l'escalier à présent, un silence au niveau de la porte de la maison, celle qui donne sur la pièce du vieux. Et puis les pas semblent s'éloigner, sort-elle vraiment, à cette heure, trop tard ou trop tôt, avec l'enfant malade ? Un coup de sang monte au visage de l'homme, il enfile son épaisse djellaba marron – à cette heure, le vent est frais, mordant – et, très délicatement, ouvre à son tour la porte, puis se faufile hors de chez lui.

Il la suit, de loin, sur le sentier, dans la forêt. La distance entre eux est trop grande, il n'aperçoit pas son manteau de laine, l'enfant dans ses bras. Ce n'est pas difficile de marcher derrière elle, même s'il ne la voit pas. D'abord, l'aube est là, avec sa blancheur effilée. On pourrait presque toucher la lumière qui, par longs traits fins, remplace peu à peu la nuit. Et puis, la boule au niveau du thorax du vieux se fait plus grande, lui donne la direction des pas d'Aïcha. Il est comme cela, le grand-père, parfois il sent ces choses-là. Il sait qu'elle se dirige, avec le petit, vers le rucher du Saint. Au fur et à mesure qu'il avance, les différents étages du Taddart apparaissent. Le rouge et l'ocre de la terre se devinent, les emplacements des ruches, dont la plupart sont vides à présent, se dressent par rangées verticales de quatre cases. Un peu plus

loin, vers l'est, l'arganier centenaire veille, nuit et jour, sur les abeilles.

Le vieil apiculteur se retourne régulièrement pour s'assurer que personne ne les suit. Personne ne doit les voir, comprendre qu'ils vont là-bas, de nuit, après ces sanglots et ces larmes.

Arrivé à l'entrée, il reste au niveau de la cabane abandonnée du gardien. Les abeilles se réveillent peu à peu. À cette heure, la chaleur s'étire le corps, les pattes, se lèche la moustache, s'apprête à bondir sur Inzerki. Le grand-père cherche la mère et l'enfant du regard. Il s'aide de ses mains, de ses jambes aussi, pour avancer sans faire de bruit. Soudain, un caillou tombe à cause d'un geste brusque. Jeddi se fige et regarde autour de lui. De l'autre côté, une réponse au bruit du vieil apiculteur : la mère rentre la tête dans ses épaules et se baisse. Elle est près de l'une des cases, à droite, à l'entrée du rucher, assez loin des emplacements du vieux, de la famille.

Le grand-père connaît le propriétaire de la ruche devant laquelle se trouve Aïcha. Un homme parti pour la ville au moment de l'arrivée de sa belle-fille. Il le sait, que cette ruche continue de donner du miel, malgré la chaleur, alors que personne ne s'en occupe. C'est le type d'abeilles aussi, toutes noires, plus agressives que les jaunes, mais qui fournissent un miel

plus abondant. Ce n'est pas une raison pour se servir, pense-t-il, lorsqu'il voit la mère creuser avec ses doigts dans la terre sèche puis retirer le couvercle en palmier. Tu ne comprends pas, l'étrangère, tu ne comprends pas la malédiction du rucher sacré. Si tu voles du miel, même pour une bonne raison, même pour une raison de vie ou de mort... Il veut lui dire tout cela, le vieil apiculteur, lui raconter les innombrables légendes avec les ancêtres mais, à cet instant, le nourrisson, calme jusque-là, sûrement endormi, se met à convulser. Tout se tend, les bras, les jambes, le corps est trop horizontal dans ce pyjama jaune que peut apercevoir le grand-père. Et ce visage, ces paupières crispées par les larmes, le front qu'il imagine brûlant, les cris qui se font plus forts dans ce matin où le soleil tarde à venir. Alors Jeddi ne fait rien. Il reste là, à regarder la mère et l'enfant, et les abeilles à présent, qui tournent et tournent autour d'eux. Il voit l'index de la femme, coulant de miel, se poser sur les lèvres du fils, dans sa bouche. Il ne peut détourner le regard de la scène. Il observe tout, chaque répétition du geste, la mère qui, lentement, reprend du miel de la ruche et le dépose sur les lèvres de l'enfant, à l'intérieur, à l'extérieur, le pourtour, le doigt de l'ange. Le garçon est surpris par le goût sucré, tète machinalement le doigt de cette mère qui, malgré les spasmes, administre méthodiquement ce qu'elle pense être le remède.

Bientôt, le vieil homme ne pourra plus rien voir, ni du fils, ni de la mère ; les abeilles feront de grands cercles autour d'eux, comme un nuage. Alors, sans rien dire, en faisant très attention à chaque caillou, à chaque branche par terre, il sortira de la cabane abandonnée, tournera le dos au rucher et ira chez lui. Sur le chemin, il se remémorera la scène, la mère qui administre le miel au garçon au pyjama jaune, et le petit qui semble être apaisé car les spasmes s'atténuent, les convulsions aussi. Cette scène qui le hantera longtemps, cette scène qu'il racontera et s'en voudra d'avoir racontée aux habitants d'Inzerki. Mais pour l'instant, il ne pense qu'à avancer, un pas puis l'autre, vers sa maison, où il s'empressera de retrouver son fils – et l'autre nourrisson, celui qui restera et ne saura rien de cette nuit-là.

CHAPITRE 7

Omar n'arrive pas à dormir. Il est couché entre les pots de confiture et les bouteilles d'huile d'olive, se sent oppressé dans cette petite pièce qui fait office de supérette le jour et qui sert de chambre à coucher la nuit. L'homme se lève, se prend le pied dans une brique de lait, réprime un soupir, les murs sont trop fins, il ne faut pas réveiller le cousin Hamid, à l'étage. Le remède aux insomnies a toujours été le même : se dégourdir les jambes en faisant quelques pas. À Inzerki, il lui suffisait d'aller à l'extérieur de la maison, près de l'âne. Il s'étirait le dos, marchait jusqu'au commencement de la forêt, là où l'on peut apercevoir très nettement, les jours de pleine lune, le rucher sacré. Omar aimait contempler le Taddart. Souvent, il enlevait ses sandales et restait pieds nus, à même la terre. Il sentait une fraîcheur remonter ses mollets, ses jambes, tout son corps, jusqu'en haut du crâne. Un frisson le parcourait ensuite mais Omar gardait les yeux rivés sur le rucher du Saint et le

frisson se transformait en sensation de chaleur qui irradiait chacun de ses membres. De temps à autre, lorsque la température baissait beaucoup, il avait l'impression d'entendre, au loin, le bourdonnement des abeilles, certainement occupées à ventiler les ruches pour les maintenir au chaud. L'homme continuait, une partie de la nuit, à observer les différents étages du rucher, comptant pour chacun le nombre de cases, passant ses yeux de l'une à l'autre, lentement, pour ne pas se tromper, bercé par le chant des abeilles. Certaines nuits, il lui arrivait de répéter le compte des cases deux, trois, même dix fois. Le dos se mettait à se balancer en avant et en arrière, très lentement, sans effort ; les paupières se fermaient plus longuement qu'un clignement ; la voix qui murmurait les nombres un à un devenait plus rauque, plus douce aussi. Omar se sentait alors pris d'un léger vertige face à ce rucher qui devenait de plus en plus grand, de plus en plus proche ; et c'est comme si, pour toujours, sur terre, ce serait la nuit, mais une belle nuit bleue, pleine d'étoiles et qui apporterait avec elle une lumière venue du fond des âges, sans douleur et sans rides.

Dans cette supérette, aujourd'hui, où marcher ? Entre les rayons de fruits secs et de farine ? Et même s'il sortait dans les rues d'Agadir, où aller ? Longer les rangées d'immeubles ? Tenir compagnie aux chiens errants ? Il est bien loin du

rucher du Saint et du chant des abeilles. Omar soupire, marche entre les rayons. Il n'a aucune envie, non plus, d'aller dans l'un des bars à chicha de la ville. Avec quel argent ? Toutes ces pensées remuent à l'intérieur des souvenirs et des rêves qui finissent par le réveiller totalement. La pièce n'est éclairée que par le lampadaire de la rue. Il continue d'aller et venir, se sent irritable à présent, regrette Inzerki mais se ravise aussitôt, se souvenant de la promesse de son cousin : si tu restes assez longtemps à m'aider, je te montrerai tout ce qu'il y a à savoir sur le métier, faire les comptes, connaître la différence entre les bons et les mauvais fournisseurs. Tu apprendras vite, c'est certain, et je te laisserai bientôt gérer seul mon second magasin, celui un peu en dehors de la ville.

Omar se répète les paroles du cousin Hamid, comme un remède à son malaise. Il se rassure en se disant que, si tout fonctionne comme prévu, il pourra bientôt offrir à sa femme et son fils un nouveau départ et oublier cette nuit-là, celle qui alourdit les épaules et le crâne. S'il arrive à les faire venir ici, tout s'arrangera, c'est ce qu'il se dit, Omar, entre les rayons d'huile et de farine.

Assis sur le seul tabouret de la pièce, il pense à sa femme, à son fils, à son père. Qu'on est loin d'Inzerki. Il déglutit, se dit que lorsqu'il aura son *pissri*, sa propre supérette, Anir viendra travailler

avec lui. Au fond du magasin, ils installeront un petit rideau vert qui mènera à l'étage où Aïcha pourra être tranquille. Omar sourit, le vert a toujours été la couleur préférée de sa femme, et puis une touche de couleur, c'est important dans un lieu comme une supérette. L'homme a les yeux fermés, hausse les épaules, peut-être qu'il sera rouge ou jaune, ce rideau finalement, Aïcha pourra choisir, ou Anir, tant qu'il y a un rideau. Et puis, son fils apprendra vite le métier, il est têtu mais intelligent. Certes, le petit n'a pas eu envie de venir en ville la dernière fois. Omar le comprend, bien sûr. Comment expliquer au garçon que si les choses avaient été différentes, si cette nuit-là n'avait jamais eu lieu, si le silence ne remplaçait pas le bourdonnement des abeilles, Omar serait resté à Inzerki ? Lorsqu'il voit Anir, tout remonte à la gorge, le souvenir de l'impuissance surtout. Omar se relève, comme pour se donner une contenance, décider d'un chemin. Ils n'ont plus le choix, trop de choses sont enfouies sous la terre d'Inzerki et ce soleil qui ne s'arrête plus de tout brûler, c'est ce que le petit doit comprendre... Et puis je n'ai plus la force de tout lui révéler maintenant... Quand il verra mon futur magasin, ici, en ville, que nous installerons le rideau vert, qu'il empruntera l'escalier qui mènera à l'étage où il aura sa propre chambre, il changera d'avis, se dit Omar, il aura envie de quitter Inzerki.

Et Aïcha ? Ici, son mari ne peut lui offrir ni les

arbres, ni les sentiers, ni la vue sur le rucher du Saint. C'est égal puisque cela fait bien longtemps qu'elle ne part plus seule, pendant des heures, au loin, dans la forêt, la montagne. Alors, ici ou là-bas, finalement, quelle différence maintenant ? Elle s'y fera, au tumulte de la ville. Omar, la tête entre les mains, imagine l'avenir avec Aïcha, soudain redevenue elle-même, et son fils qui accepterait tout sans poser de questions ; ils viendront me rejoindre, ce sera bien. Quant à Jeddi, lui ne voudra jamais venir, ils ont déjà eu cette discussion un millier de fois. Le grand-père est impossible à raisonner. Il est prêt à rester là-bas, avec ses tomates et ses abeilles, même s'il n'y a plus personne, tant qu'il reste un peu d'eau et même sans eau, s'assécher avec cette terre – je préfère mourir ici que m'enterrer là-bas –, vraiment impossible à raisonner, Jeddi, rien à faire.

*

À l'aube, l'âne s'étire, on peut encore voir les étoiles. Anir se faufile à l'étage, ouvre la porte doucement, regarde en direction du lit. Aïcha est réveillée. Le garçon essaye d'apercevoir le visage, les yeux, comment sont-ils, aujourd'hui ? Y a-t-il un signe, une lumière qui le fera s'approcher ? Sont-ils vides, métalliques ? La femme sent le mouvement, elle est sur le matelas, se retourne, les yeux bien présents, donne-moi de l'eau. Anir s'approche, lui tend sa gourde marron-vert, celle qu'il

a toujours sur lui, près du poignard, tous deux accrochés à la ceinture. Elle boit longuement. L'enfant ne tient pas en place, jette des regards vers la fenêtre, la lune dévisage encore le soleil; maman, viens, on y va, on ne doit pas tarder.

À cette heure, le village est endormi, on ne rencontre personne sur les sentiers, même le grand-père ne se doute de rien. Anir prend la main de sa mère et tous deux se dirigent vers l'unique fenêtre de la pièce. L'enfant l'ouvre doucement, s'appuie sur le rebord, attrape d'une main la gourde et le poignard qui cognent, à chaque fois, contre la table, mais Jeddi n'entend plus assez bien pour que le bruit le réveille. Anir saute assez facilement sur un petit muret permettant d'atteindre un tas de paille. L'âne est à côté, lève la tête, continue de mâcher. L'enfant est en équilibre, aide sa mère qui n'a plus peur. Ce n'est pas comme les premières fois où il a essayé de la faire sortir, il avait fallu la calmer, échouer, revenir, se retrouver face aux yeux métalliques et là, oublier l'envie de sortir, retenter le lendemain, le jour d'après; attendre le retour de la lumière du regard, la présence; essayer encore, rassurer, montrer, y arriver. À cette heure, Aïcha est souvent calme, Anir le sait, l'a appris. Elle escalade facilement le muret, arrive sur la paille, près de l'enfant qui retrouve sa main. Très tôt le matin, on dirait que la terre s'est frotté les yeux, des gouttes d'eau se retrouvent sur les feuilles. Anir

se baisse, montre les gouttelettes et cela fait rire Aïcha. L'enfant ne l'aide à sortir, en cachette, quand tous les habitants dorment encore, que pour l'entendre rire. C'est un murmure puis une longue cascade, et le garçon rit aussi.

Ils font toujours le même chemin, la forêt d'abord parce qu'elle aime regarder les cimes des arbres, toucher leurs troncs. Aïcha guide leurs pas à tous les deux, elle avance et sait toujours où elle va, continue vers l'ancien puits qui ne donne plus d'eau depuis longtemps, celui recouvert de mousse. La mère sort de la forêt et se dirige vers le rucher du Saint en empruntant un passage que personne ne connaît à part elle, pas même Jeddi. Anir aime ces moments où le Taddart surgit devant eux, comme cela, d'un coup, pendant qu'ils sont sur le sentier qui mène à lui. Le rucher prend forme, immense, avec ses étages et ses cases, et l'on imagine déjà les abeilles qui se réveillent. Lorsqu'il le voit apparaître, le garçon se retourne vers sa mère, pour observer son regard, et toujours une lumière s'y glisse, on dirait qu'elle vient de là-bas, du rucher sacré, et qu'elle arrive jusqu'aux yeux sombres qui s'éclairent tout à coup, et une chaleur étrange enveloppe alors l'enfant, et plus rien de grave ne peut arriver.

En allant vers le rucher, Anir marche sans faire de bruit sur les brindilles, les graviers. Avec

icha, il découvre les chemins qui font aller plus vite entre la maison, les montagnes et la vallée. Il apprend à regarder les feuilles des arbres aussi, celles que sa mère fixe longuement. Le vert et les ramifications jaunes qui partent du début de la tige et irriguent l'ensemble, on dirait qu'elles s'ouvrent à toutes les directions mais si on essaye de n'en suivre qu'une, de ligne, on s'aperçoit qu'elle se transforme en carré, ou en rectangle, comme dessiné par un enfant, parce que les traits ne sont pas droits, et le jaune se fait engloutir par le vert. Ce sont ces feuilles dessinées au crayon d'enfant, ces feuilles qui sont partout, qu'Anir ne voyait pas avant d'apprendre à observer. Et les fleurs. Certaines apportent un goût sucré aux narines, et on aurait envie de mordre dedans. D'autres ont plutôt une odeur de musc, c'est doux au début puis très fort quand ça remonte vers les yeux, et Anir éternue à chaque fois. D'autres encore, lorsque le garçon s'approche, même de très près, n'ont pas d'odeur. Anir ne saurait dire pourquoi, mais la rencontre avec ces fleurs-là le rend toujours un peu triste. On ne peut pas les prévoir, les fleurs sans odeur, ça arrive, parfois, d'avoir envie de pleurer pour ça. Et puis il oublie, parce qu'il voit que sa mère ne l'attend pas, qu'elle avance en interrogeant tout autour d'elle.

C'est tout cela qu'elle lui fait découvrir, le matin, quand le village est encore endormi, sans mots, comme indifférente.

Arrivés au rucher sacré, maman, viens voir ma reine, j'en ai une à moi cette année, ma ruche est un peu plus bas. L'enfant reprend la main, Aïcha se laisse faire un instant puis s'arrête toujours devant la même ruche, à droite, près de l'entrée, l'une de celles qui n'appartiennent pas à la famille. Et là : do, do, da; grave, grave, aigu, elle fredonne, le regard collé aux abeilles noires qui entrent et sortent, on ne peut plus la faire bouger. Maman, viens, ce n'est pas à nous, nos cases sont plus loin, et Jeddi m'a expliqué que les abeilles noires étaient plus agressives que les autres, qu'il fallait faire attention.

Aïcha n'écoute pas, reste là à les regarder entrer et sortir.

Anir sait qu'il ne peut rien y faire. Il a appris à attendre.

Tout à coup, la mère se remet en marche, l'enfant lui emboîte le pas. Le soleil a déjà éclipsé la lune ; on n'a pas beaucoup de temps. Il prend son poignard, inspecte bien la case puis la ruche, pas de scorpion ou de vipère à l'horizon. Il ouvre le couvercle en palmier ; elle est là ! Il prend le second cadre entre ses mains, la voici, jaune, immense, entourée d'ouvrières qui la nettoient, la suivent. Ce n'est déjà plus la reine que le garçon observe mais sa mère qui continue de fredonner cet air sans paroles, ensorcelant ; do, do, da ; grave, grave, aigu.

Aïcha est absorbée par les mouvements des abeilles, l'une d'elles danse. Anir répète ce que lui a dit son grand-père, elle indique aux autres le chemin des fleurs. Elle donne, par ses mouvements, la distance, la direction par rapport au soleil. Et Jeddi et Anir ont le même regard lorsqu'ils racontent, et l'enfant retient toujours parfaitement ce que lui apprend le grand-père, répétant mot pour mot les explications à sa mère qui écoute en murmurant inlassablement do, do, da ; grave, grave, aigu. Il la voit toucher de ses doigts le centre du cadre, la forme hexagonale des différentes alvéoles, certaines ouvertes, d'autres déjà fermées par de la cire, pleines de futures abeilles ; dans les coins, d'autres encore où sont entreposés le nectar, le pollen, le miel. À travers la voix de l'enfant, c'est toujours le grand-père : tu sais, la reine est la mère de toute la colonie. Elle peut pondre jusqu'à deux mille œufs par jour !

Et puis un silence. Aïcha reste concentrée sur les alvéoles, la forme, l'épaisseur. Anir poursuit :

— Ma reine a eu son vol nuptial hier (ses sourcils se froncent, il essaye de se souvenir des mots qu'a utilisés Jeddi, il répète exactement ce que son grand-père a expliqué), ça veut dire qu'elle a été fécondée et qu'à présent la ruche peut fonctionner. J'ai eu peur, elle aurait pu mourir, comme ça, à voler très haut dans le ciel, un aigle aurait pu l'avaler. Elle était suivie de

tout un nuage de faux bourdons qui faisaient un bruit immense, immense, comme une voiture qui accélère. Elle allait vite et les faux bourdons voulaient la rattraper, et moi aussi j'essayais de les suivre en courant. J'ai retrouvé deux mâles par terre. Ils ont réussi à atteindre ta reine ! a dit Jeddi.

Le fils parle, la mère fixe toujours les abeilles qui vont et viennent, certaines continuent de danser. Les hommes dorment encore. Tout autour des maisons, des branches tombent à cause d'oiseaux qui sortent de leurs cachettes, l'âne mâche sa paille, les fourmis sont déjà pressées. Ce ne sont pas des bruits destinés aux habitants du village. Anir aime être témoin de ce monde qui s'éveille. Aïcha ne fredonne même plus do, do, da ; grave, grave, aigu, c'est comme si elle aussi écoutait. Et même s'il faut faire vite, rentrer avant que les autres ne la voient, ils restent, un long moment, immobiles, enveloppés par cette nature, indifférente.

CHAPITRE 8

Un attroupement près de la seguia[1]. Des hommes des deux villages, celui de la maison et celui de l'école, parlent fort en pointant du doigt le canal fait de terre et de boue. Jeddi demande à Anir, tout en avançant vers eux :

— Nous sommes bien le troisième mardi du mois ? C'est à notre tour d'avoir de l'eau de source. Nous n'avons que deux heures pour arroser nos champs, je ne les laisserai pas nous faire perdre de temps !

Il se racle la gorge, crache par terre. Il veut leur dire d'apprendre à respecter les traditions quand deux adolescents sortent de la forêt, essoufflés. Ils s'adressent à l'un des habitants du village, grand, au visage dur, celui au centre de la foule, au plus près du canal d'irrigation :

— Tu as raison mon oncle, la source est

1. Canal d'irrigation à ciel ouvert, généralement construit en terre.

presque totalement tarie. Les dernières pluies n'ont pas suffi.

L'homme pousse un soupir, s'essuie le front. Le soleil n'est pas si haut mais ses rayons frappent au visage. Jeddi s'appuie contre Anir. L'homme au centre, en direction du grand-père :

— C'est ton tour normalement mais il n'y a plus d'eau depuis hier. Et ce n'est pas le seul problème. Le puits entre nos deux villages est en panne. On ne peut plus avoir d'eau, ni pour boire, ni pour irriguer les plantes. Les femmes sont allées chercher de quoi tenir une semaine dans les villages alentour mais il faut vite trouver une solution. Toi l'ancien, que proposes-tu ?

Jeddi plisse les yeux à cause du soleil, des rides apparaissent. Le vieil homme avance vers le canal, se baisse pour regarder le sol, si sec qu'il craquelle par endroits. Machinalement, sur la ramification permettant de choisir la direction de l'eau, il place un peu de terre pour bloquer le rameau de gauche, afin que l'eau ne s'écoule qu'à droite, vers ses champs à lui.

— Il n'y en a plus, d'eau, tu comprends ?

L'homme tape du pied sur la terre et fait s'envoler des oiseaux. Les deux adolescents réprime un rire, les autres habitants murmurent que le vieil apiculteur perd la tête, comme sa belle-fille. Anir, resté à l'écart, va vers son grand-père, le tire par le bras, l'autre main posée sur

le poignard que Jeddi lui a offert et qui est sous sa tunique, au niveau de la ceinture, près de la gourde marron-vert. Le vieux pose sa main sur la tête du garçon, lui caresse les cheveux et alors les doigts d'Anir relâchent le manche du poignard. Jeddi se relève :

— Il nous faut un sourcier, un homme qui saura nous trouver de l'eau. C'est la tradition, c'est à lui de nous indiquer la prochaine source, pour qu'elle dure longtemps et apporte la bénédiction à notre terre.

L'homme au visage dur ne répond rien, entoure sa tête d'un châle bleu et tourne le dos au grand-père. Les deux adolescents disparaissent puis reviennent avec un cheval. Les autres habitants s'écartent, forment un cercle. Du haut de sa monture, l'homme, en direction du vieil apiculteur :

— Je dirai aux femmes de t'apporter des bidons d'eau pour tenir cette semaine. Je te laisse réciter quelques versets pour Inzerki. Je me charge de trouver l'homme dont tu parles. Sinon, nous devrons tous quitter cette terre.

*

Depuis deux mois, le cousin Hamid promet à Omar de lui apporter un oreiller. Chaque soir, il jure que demain, demain je vais chez mon frère et je t'en apporte un. Omar se tourne et se

retourne sur ses couvertures pliées en quatre et qui font office de matelas. Impossible de dormir. Il se lève, se masse le cou en regardant la grosse horloge au-dessus de la porte, éclairée par un rayon de lune. 5 h 30. De toute façon, il faudra bientôt se lever, le camion de livraison va arriver.

Le bruit du klaxon se fait entendre. Omar sort à la rencontre de Mourad, le conducteur-livreur qui a déjà allumé sa cigarette, *manza-k-inn,* comment vas-tu ? Il lui tend le paquet – t'en veux pas ? – le remet dans sa poche. Mourad jette sa cigarette par terre et, avant d'ouvrir le coffre du camion, tape trois grands coups sur la portière gauche : allez, debout ! Je ne paie pas tes parents pour que tu dormes pendant que je travaille.

Des cheveux en bataille surgissent, et la tête d'un garçon d'une dizaine d'années. Il se frotte le visage et, lorsqu'il comprend où il est, qu'il voit Omar, ses grandes dents blanches apparaissent. Avant de sortir du camion pour aider les deux hommes à décharger les bidons d'huile, les briques de lait et le reste de la marchandise : bonjour !

Omar apprécie le rendez-vous hebdomadaire avec Mourad et le garçon. Avec l'enfant, en particulier. Grand, fin, les traits marqués. Il lui rappelle son fils. Omar imagine qu'un jour Anir l'aidera aussi à décharger le camion de Mourad

qui viendra ravitailler en marchandises la superette au rideau vert.

Quand ils finissent de décharger, Omar offre toujours à Mourad et au garçon qui l'accompagne du thé et des beignets au miel. Le cousin Hamid les rejoint, à peine réveillé. Les hommes discutent des dernières nouvelles et l'enfant se recouche. Il tire les couvertures qui servent de matelas au père d'Anir, se roule dans l'une d'elles et ferme les yeux. L'enfant adore Omar, l'homme lui donne, de temps en temps et en cachette, des caramels pour la route, lui ébouriffe les cheveux. Omar aussi aime bien le gamin. Un jour peut-être arrivera-t-il à se sentir aussi proche de son fils que de ce garçon, lorsqu'il n'y aura plus de secret à cacher, que les épaules seront légères du poids de cette nuit-là, c'est ce qu'il se dit, le père d'Anir, en regardant l'enfant endormi.

Souvent, après avoir bu une gorgée de thé, le conducteur-livreur jette un regard vers le garçon qui l'accompagne :

— Il me coûte de plus en plus cher en nourriture. Je me souviens du jour où ses parents me l'ont confié, j'avais une affaire à régler dans l'Est. j'ai conduit des heures et des heures, jusqu'à la frontière avec l'Algérie. Dans un village vers Zagora, je me suis arrêté pour prendre de l'eau et souffler un peu. Les parents sont apparus de

nulle part, et quand ils ont su que j'habitais en ville, m'ont supplié de l'emmener avec moi, pour qu'il ait un avenir, faites-le travailler, il est fort, même s'il est maigre, il ne mange pas beaucoup, il pourra vous aider. En échange de trois cents dirhams par mois. Une fois par an, il va les voir, durant la fête de l'Aïd. Parfois, il monte dans le bus pour chez lui et je me dis que je ne le reverrai plus, mais il revient toujours. (Un soupir et puis :) Je devrais négocier, faire baisser le prix que je leur paie. Trois cents dirhams, maintenant qu'il a appris à manger de la viande, c'est trop cher payé.

Omar ne répond pas. Il regarde, à travers la buée de son thé, ce garçon qui dort. Couché, la tête enfouie dans les couvertures, les yeux clos, la respiration lente. Il observe les jambes et les bras, les doigts, fins ; le menton et le cou, imberbes ; la peau.

Il ne peut s'empêcher : ça pourrait être Anir.

*

Il avance et tous le suivent. Ils sont venus de part et d'autre de la vallée pour le voir à l'œuvre, leurs yeux ne quittent pas le bâton qu'il tient entre ses mains – c'est un bois très spécial, et les deux branches de la fourche ont exactement la même longueur, au millimètre près, chuchote la foule. L'homme au châle bleu et son cheval

ferment la marche. De temps en temps, un sifflement, un galop et les voici qui dessinent un grand cercle autour des habitants du village et du sourcier, pour ensuite revenir, au pas, près d'eux. Anir et son grand-père avancent lentement. Le garçon ne lâche pas la main de Jeddi, jette des regards vers le sourcier au crâne chauve dont le visage ne laisse deviner aucune émotion. Il est quinze heures passées, la chaleur brûle le cou, les épaules, blesse les yeux. Pour se protéger du soleil, certains mettent la capuche de leur djellaba sur leur tête, d'autres une casquette. Aucune parole, seulement le bruit des respirations, de plus en plus fortes. Tu crois vraiment qu'il y arrivera ? finit par dire Anir après plus de trois heures dans la forêt, on fait des tours et des tours depuis si longtemps. On est passés quatre fois à cet endroit... tu es sûr qu'il sait ce qu'il fait ? Jeddi ne répond pas, pose sa main sur l'épaule du garçon, poursuit sa marche.

Soudain, le cheval de l'homme bleu hennit, se cabre, la foule s'ouvre en deux. Anir et son grand-père se retrouvent au centre et le sourcier rebrousse chemin, les paupières closes. Sur son visage, une crispation, comme une douleur. Il s'arrête un instant, face à Anir, ouvre les yeux et on découvre son sourire, une unique dent grise. Le garçon pense que c'est une grimace, un frisson lui parcourt le dos, il veut se cacher derrière son grand-père mais, déjà, l'homme reprend sa

route, comme s'il ne s'était jamais arrêté, comme s'il n'avait jamais croisé son chemin. Il sort de la forêt et tous le suivent, retournent vers le village. Personne n'ose lui dire qu'il se trompe, que si source il y a, c'est par ici monsieur, là-bas ce sont les maisons, la mosquée, c'est tout. Les enfants qui sont venus assister à la scène commencent à fatiguer, ils chuchotent et les mères sont obligées de les gronder. Des gémissements parmi les habitants, de l'ennui, des téléphones sonnent, que l'on éteint tout de suite. L'homme au bâton emprunte un sentier qu'Anir et Jeddi connaissent bien. Il se retrouve devant l'âne de la maison, tout près du muret. Le sourcier lève la tête vers l'unique fenêtre qui se trouve face à lui. Un frémissement de la foule – c'est là que vit la possédée ! –, Anir a froid tout à coup, déglutit, lâche Jeddi et court vers l'âne, le muret, la fenêtre. L'enfant se place entre l'homme et la maison et voici de nouveau le sourire glaçant, la dent grise, le regard qui tétanise ; Anir n'arrive pas à mettre la main sur son poignard, et qu'est-ce qu'il en ferait. Et puis les yeux de l'homme délaissent le garçon pour la foule :

— Une femme se trouve dans cette maison, une étrangère. Elle vient de la tribu située sur l'autre versant de la montagne. C'est elle qui vous guidera vers votre nouvelle source, elle connaît votre terre mieux que vous. Suivez-la, elle vous montrera le chemin. Attention, même

CHAPITRE 9

Le matin, tout est plus calme. Deux hommes, près de la porte d'entrée, celui au châle bleu et un autre qu'Anir ne reconnaît pas. Ils avaient prévenu Jeddi la veille : à l'aube, elle nous montrera la source. Le grand-père a exigé une seule chose : laissez son fils avec elle et restez en arrière. Il ne faut pas lui faire peur.

Anir ouvre la porte de la chambre : maman, tiens, de l'eau. Le regard n'est pas métallique ; allons voir les ruches, et les arbres, la forêt que tu aimes ; on ne passe pas par la fenêtre ce matin, Jeddi viendra avec nous, mais de loin, il nous regardera de loin, avec deux autres hommes que tu ne connais pas. N'aie pas peur, prends ma main ; allons prendre soin des abeilles. Elles n'ont plus d'eau, on leur donnera à boire, avec la gourde marron-vert, celle qui vient d'Italie.

Aïcha se laisse faire. Elle suit Anir, prend l'escalier, sort de la maison sans un regard vers les

deux hommes. Lorsqu'elle passe devant Jeddi, elle s'arrête et, le visage incliné près de celui du vieil homme : do, do, da ; grave, grave, aigu. Le rythme, l'obsession revient. Le regard du vieux, d'abord sec, dur, se brouille. Anir se demande pourquoi le grand-père répète Ya-Samad, ce n'est pas le moment du mot-talisman, Jeddi ; et le garçon reprend la main de sa mère, se dirige vers le sentier.

Au-dehors, c'est très silencieux. À l'aube, tout s'étire, se détend, le dos, les épaules du monde ; ça craquelle mais c'est agréable, la sève est partout, rien n'est asséché encore et peut-être que rien ne s'achèvera, ni le bourdonnement des abeilles, ni rien de la sorte, jamais.

Aïcha décide du chemin en fredonnant do, do, da ; grave, grave, aigu. Les hommes avancent à son rythme. D'abord dans la forêt, entre les arbres, devant le vieux puits qui ne fonctionne plus, celui recouvert de mousse. Do, do, da ; grave, grave, aigu. Ils prennent un sentier que même Jeddi semble découvrir pour la première fois. Maman, on va s'occuper des abeilles, n'aie pas peur des hommes derrière nous, répète Anir en boucle. Et voilà qu'apparaît le rucher du Saint ; do, do, da ; grave, grave, aigu ; Aïcha s'arrête et le contemple, immense. Les hommes à l'arrière s'impatientent mais s'obligent aussi à lever les yeux vers lui. Ils reprennent ensuite leur

marche et, arrivés au niveau de la cabane abandonnée du gardien, Aïcha s'immobilise devant une ruche, celle à droite près de l'entrée. Elle fixe les abeilles noires qui entrent et sortent et là Jeddi n'en peut plus, tombe à genoux devant la femme, et ce sont ses sanglots qui se mêlent cette fois au do, do, da ; grave, grave, aigu. Les hommes et l'enfant ne comprennent plus rien, observent à leur tour Aïcha qui continue de murmurer sa berceuse entêtante.

L'homme au châle bleu s'impatiente, grogne : mais pourquoi sommes-nous chez les abeilles ? Jeddi s'est relevé, s'essuie le visage et lui fait signe de se taire : nous arriverons à la source, laisse faire le petit.

Anir prend sa gourde et la vide dans une bouteille en plastique coupée en deux, près de la ruche à l'entrée, à droite. Il fait pareil près des cases de la famille. Maman, tout va bien, les abeilles ont de quoi boire. Et si on retournait dans la forêt ? Il nous faut de l'eau pour le village, la source que l'on utilise s'est asséchée.

La femme ne répond pas ; do, do, da ; grave, grave, aigu ; elle regarde encore les abeilles aller et venir, l'une d'elles s'envole, sans doute a-t-elle repéré des fleurs de thym.

Aïcha reste ainsi. Longtemps. Elle ne bouge pas malgré les mots d'Anir, maman, les habitants du village ont besoin d'eau... les deux hommes, vissés à l'arrière, perdent patience – elle n'a aucune empathie pour Inzerki ! – et Anir les regarde, eux. Il remarque leurs pupilles dilatées, leurs mains fermées en poing ; maman, la source, c'est aussi pour les animaux, les abeilles ; sinon je n'aurai plus d'eau à mettre dans ma gourde. Aucun mouvement de la femme, qui poursuit son observation des feuilles. Le grand-père soupire, nous ne pouvons rien y faire, rentrons. Un petit rongeur choisit ce moment pour apparaître et disparaître tout aussi vite, derrière le vieux puits plein de mousse qui se trouve face à Aïcha. Elle décide de le suivre sur plusieurs mètres puis bifurque à droite sur un chemin qu'Anir ne connaît pas, ce n'est pas un sentier, la pente est abrupte, il est difficile de ne pas glisser mais le garçon ne la perd pas des yeux, court de plus en plus vite pour la rattraper. On dirait qu'elle n'éprouve aucune difficulté à travers les ronces, les roches. Les deux hommes ont du mal à les suivre, Jeddi est resté à l'entrée du bois. Après de longues minutes à travers les arbres, la mère s'arrête près d'un tronc coupé en deux. De part et d'autre, des fleurs, de l'herbe, de longues tiges. L'eau, dit-elle à son fils sans le regarder. Et la voici qui retourne déjà sur ses pas puis qui, sans raison, se met à observer longuement une feuille sur laquelle une goutte de rosée s'accroche

désespérément ; do, do, da ; grave, grave, aigu, obsessionnel, ce rythme qu'elle répète et répète – pendant que l'homme au châle bleu, suant, soufflant, maudissant cette femme, cette terre, frappe le sol à coups de pioche en espérant mettre la main sur ce qu'il est venu chercher.

*

C'est la fête au village, les femmes, les hommes célèbrent la nouvelle source qui apporte quelques mois de répit. Les enfants tournent autour de l'eau en chantant. Les hommes, surtout les vieux, adossés aux arbres, ont les yeux fermés, les traits détendus, certains sourient, d'autres murmurent des versets du Coran, des incantations. Personne ne pense à remercier Aïcha, déjà retournée chez elle avec son fils. On oublie que c'est elle qui a trouvé l'eau et, lorsque les femmes préparent le couscous pour célébrer ce jour de fête, qu'elles en apportent à chaque maison du village, c'est presque malgré elles qu'elles laissent une assiette devant la porte de Jeddi, d'Anir et d'Aïcha.

L'assiette est petite. C'est un plat pour un.

Il n'y a presque pas de viande.

Lorsqu'il ouvre la porte et qu'il trouve ce plat pour un, qu'est-ce qu'il fait, le vieux, que peut-il faire avec ce corps marqué par le temps et ce soleil qui frappe qui frappe et cette chaleur qui

prend aux poumons à la tête aux narines ? Quand on a ce corps transpercé par les années ici et la lutte et la rage, sûrement la rage aussi malgré la beauté et les légendes des ancêtres il y a ce désespoir qui se mêle aux sources temporaires trouvées et au silence des abeilles et au poids des non-dits ; alors avec tout cela dans la tête et dans le cœur, avec ce corps usé, il n'a qu'une envie, Jeddi, celle de fermer les yeux, de s'étendre et de laisser passer les heures ; mais il ne soupire pas, ne lève pas les yeux au ciel. Il recule d'un pas puis se penche, prend l'assiette, la main se crispe autour du plat en terre, du plat pour un, et, lentement, à l'aide de sa canne, il se dirige vers l'arganier centenaire, celui aux longues racines qui enlacent les roches tout autour.

Il s'assoit à l'ombre du vieil arbre, la petite assiette face à lui. Ses yeux se perdent dans la semoule puis dans les branches.

Plusieurs minutes passent.

Et puis il se lève, il s'en va.

Laissant là le couscous et la viande, les légumes aussi. Il n'a pas fait dix pas que déjà les garçons du village qui jouaient au football à côté s'agglutinent autour de la nourriture et l'engloutissent, sans prendre le temps de mâcher.

Anir n'est pas témoin du chant des uns, des incantations des autres, des moutons égorgés pour l'occasion, des rires et des élancements

de joie. Il ne voit pas le plat pour un, le grand-père et le vieil arbre, les gamins qui dévorent la maigre portion de viande. Il est avec sa mère, à l'étage. Les paupières fermées, il écoute ses do, do, da; grave, grave, aigu. On dirait qu'il ne s'est rien passé, qu'elle n'a rien trouvé, qu'elle n'est même pas sortie. Elle ne pense pas à la foule d'Inzerki, ravie de cette eau pour les mois à venir. Seule une légère lueur dans son regard laisse deviner qu'elle n'est pas si indifférente au monde aujourd'hui, qu'au fond d'elle, Aïcha sourit probablement d'avoir trouvé de l'eau aux rongeurs, aux oiseaux, à la terre, aux abeilles.

C'est cela que se dit Anir, à cet instant, les paupières closes, emporté à l'intérieur grâce au son incessant d'une berceuse. Il ne comprend pas tout, ce garçon, il aimerait poser des questions : pourquoi t'arrêtes-tu devant la ruche de droite, à l'entrée du rucher du Saint? Pourquoi Jeddi a pleuré, tout à l'heure, à genoux devant toi? Et moi, pourquoi détournes-tu si souvent le regard, lorsque je suis là? Pourquoi m'écoutes-tu quand même, parfois, quand je te parle? Pourquoi chantes-tu – c'est pour moi que tu chantes, n'est-ce pas? – ces notes? Do, do, da; grave, grave, aigu... Et cette phrase qui vient tout à coup, à chaque fois, se coller aux parois de mon crâne, cette phrase qui semble portée par ta voix et qui me murmure « te souviendras-tu que je chantais pour toi? » – cette phrase... dis-moi, d'où vient-elle?

CHAPITRE 10

On y trouve des chênes, des oliviers, du thym et du thuya, la trace d'un lit de rivière, des brindilles – banalement.

On y trouve des palmiers dattiers, des arganiers, des caroubiers, des chèvres. Des aigles, des fourmis, des serpents, des abeilles – et l'Histoire, lointaine.

On y trouve des odeurs de lavande, de menthe, des parcelles cultivées maladroitement, des tomates, des enfants, une mosquée, des vieux qui jouent aux cartes sous l'arganier centenaire – les hommes qui s'accrochent.

Et le soleil qui frappe, et ses traces – brûlures du sol que Jeddi regarde depuis si longtemps. À l'ombre de la cabane, à présent vide, du gardien qui veillait sur le rucher sacré, le vieil apiculteur observe. Les montagnes, la vallée, les touffes de vert sur cet ocre. C'est chez lui, ici. Le vieux s'assoit sur une marche d'escalier, à l'entrée de cette cabane à présent en ruine. Une casquette vissée sur la tête, il examine à droite, à gauche,

les dizaines de cases faites de terre et de boue, tenues par de longs morceaux de bois. À haute voix, il répète, comme si Anir était avec lui : un tronc entre deux cases signifie que l'ensemble des ruches appartiennent à la même famille ; deux troncs nous informent que les emplacements dépendent de deux familles différentes. C'est comme cela que les anciens savaient à qui appartenait quoi. Il sait que le garçon n'est pas là, qu'il est à l'école dans la vallée, mais le vieux récite quand même ce qu'Anir a déjà appris. Il faut répéter pour que les enfants comprennent, répéter sans cesse pour qu'ils se souviennent, répéter pour ne pas oublier ces vies qui se sont succédé. Répéter car le temps efface tout. Jeddi prend un peu de terre dans sa main. Entre ses doigts, elle s'effrite – poussière jaune.

Ce matin, Anir lui a demandé, comme toujours, de l'attendre avant de venir inspecter les ruches. Aujourd'hui, le grand-père n'a plus le cœur à attendre. La semaine dernière, à un mois de la récolte la plus importante de l'année, la miellée de l'été, Jeddi a découvert des centaines d'abeilles mortes. Sur quatre-vingt-dix ruches, la moitié était à jeter. À la pelle, il a dû les ramasser, à la pelle. Ce qui lui a fait le plus mal, c'est le regard d'Anir et, plus que tout, la phrase que le petit a eue : Jeddi, que faisait ton grand-père à toi pour sauver les abeilles ? La réponse qui est venue ensuite n'a pas été – comment pouvait-elle

l'être ? – à la hauteur des attentes de l'enfant : rien.

Le garçon, au début, n'y a pas cru, a presque ri de cette absurdité : Jeddi, tu dois savoir, forcément tu sais, il y a un remède, une incantation, un mot-talisman qui dit comment préserver les abeilles. Jeddi, apprends-moi !

Mais le vieil apiculteur n'a pas su.

À ce stade, devant la marée noire, le silence de la reine, on ne peut plus rien faire.

Le vieux aurait voulu parler, dire sûrement : à l'époque de mon grand-père, les abeilles ne mouraient pas autant. On trouvait de l'eau, cela venait du ciel, du sol.

Il s'est juste assis, pour encaisser la nouvelle de la mort des abeilles, soutenir le regard qui ne comprend pas, essuyer l'échec, l'impuissance. Cette fois, le hasard avait sauvé l'enfance puisque la ruche d'Anir vivait encore. Le garçon, heureux, a montré les rayons, emplis de miel, à son grand-père. Jeddi ! Tu as raison, j'ai la baraka, ma reine, mes abeilles arrivent à supporter la chaleur, regarde !

Le grand-père a vu, a souri.

Il savait que les autres ruches tiendraient éventuellement une semaine, deux encore, puis mourraient, elles aussi.

Comment survivre à une année entière sans eau ? Comment survivre aux années qui se succèdent, de plus en plus arides ?

C'est pour cela que le grand-père n'a pas attendu Anir aujourd'hui. Pour ne pas avoir à affronter son regard lorsqu'il découvrirait les abeilles, la reine du petit.

Il se lève et, comme toujours, évite de passer devant la ruche à l'entrée à droite, celle de cette nuit-là, pour empêcher le souvenir, même si c'est impossible, essayer du moins. Il fait un détour, toujours le même, passant par la gauche, descendant et remontant les étages. Enfin, les cases de la famille.

Autour de la ruche d'Anir, quelques cadavres. Jeddi ouvre délicatement le couvercle en palmier. C'est à chaque fois très dur, très dur de les voir comme ça ; de les prendre entre le pouce et l'index ; de toucher leurs ailes, si fines ; de ne plus entendre leur bourdonnement. C'est tout petit, une abeille, tout petit, ça ne devrait pas mourir pour une histoire de terre qui s'assèche, ça ne devrait pas mourir, une abeille ; c'est comme un enfant malade, une mère qui ne reconnaît plus son fils, ça ne devrait pas exister, ces choses-là ; des injustices comme celles-là, sur la terre, ça ne devrait pas exister, une abeille qui meurt, un enfant qui ne guérit pas, une mère aux yeux métalliques ; des injustices qui brisent tout à l'intérieur, qui nouent le ventre et nous laissent sans souffle. Impuissants. Comment expliquer cela à Anir ? Comment ?

*

Le cousin Hamid promet, depuis des mois, qu'il confiera à Omar les clés de sa deuxième supérette, celle près de la sortie d'autoroute, pour qu'il s'en occupe entièrement et qu'ils partagent les bénéfices. Demain, le jour d'après, la semaine prochaine.

Le cousin Hamid ne laisse même pas Omar s'occuper de la caisse. Il est tout juste bon à décharger les marchandises et balayer le sol.

Des mois que l'homme dort toujours sur les couvertures pliées en quatre, entre les bidons d'huile et les briques de lait. Le cousin Hamid n'a même pas apporté l'oreiller qu'il avait promis.

Des mois, aussi, qu'Omar n'est pas retourné à Inzerki. Pour quoi faire ? Dire qu'il n'y arrive pas, en ville ? Affronter le regard vide d'Aïcha ? Et quel exemple pour Anir, si je revenais ainsi ? Déjà que, cette nuit-là, je n'ai même pas été fichu d'avoir ne serait-ce qu'une moto qui marche. Qu'est-ce que je peux lui dire, à présent, à mon fils ? Et le vieux qui resterait silencieux mais dont les yeux diraient : je t'avais prévenu que la ville ce n'est pas pour toi.

Il n'est pas question de rentrer avant d'y arriver. Omar répond de temps en temps à Jeddi qui essaye de le joindre, une fois par semaine,

toujours le samedi matin, très tôt, sur le portable du cousin Hamid. Le samedi, c'est une habitude. Jeddi va au marché puis retourne à Inzerki, passe voir les abeilles et s'allonge près du vieil arbre centenaire. À l'ombre de l'arganier légendaire, face au rucher du Saint, il se dit que cet endroit est le plus beau du monde. Omar le sait, que Jeddi se dit ça et qu'ensuite il se souvient de son ingrat de fils, de son pauvre de fils qui a décidé d'aller en ville, c'est ce qu'il se dit le vieux, mon pauvre de fils, mon ingrat de fils, qui a décidé... décidé ! Une décision, ça ? La chaleur monte au visage d'Omar à cette seule pensée. Imaginer son père, allongé sous le vieil arbre, le dos sur la roche enlacée par les immenses racines, contemplant le plus bel endroit du monde et regrettant que son fils ait décidé d'en partir, Omar ne le supporte pas. Il n'accepte pas que Jeddi soit si aveugle à la vie, aux difficultés, aux médecins qui ne viennent pas jusque là-bas ou qui, s'ils viennent, sont trop chers, aux enfants qui feront quoi, au juste, à Inzerki, plus grands, avec cette terre aride qui ne veut même plus donner de miel ? Dis, ils feront quoi, au juste ? Et puis, c'est toi qui m'as fait promettre de ne rien révéler à Anir, ce silence entre lui et moi c'est toi qui l'as créé, a-t-il envie de hurler au vieux, à travers le combiné, lorsqu'il l'imagine allongé face au rucher sacré, sous cet arbre qui n'en finit plus d'être immense, dont les racines aussi semblent dire le samedi matin au vieux qui est allongé

sur la roche et la terre : appelle ton ingrat de fils, celui qui a décidé de partir là-bas, appelle-le quand même. Voilà pourquoi, une fois sur deux, Omar ne répond pas à Jeddi, parce que c'est trop dur de l'imaginer sous l'arbre, avec l'arbre, tous les deux, du haut de leurs rides et de leurs racines, baisser les yeux et soupirer avant de l'appeler, puis l'appeler quand même.

Quand il lui parle, c'est comme si le vieux devinait tout, savait que c'était dur, en ville, oui c'est dur ici, quand on vient d'ailleurs, qu'on ne connaît pas les bonnes personnes, quand on ne parle même pas la bonne langue ; et Jeddi, du fin fond de la cambrousse, de l'autre bout de ce fil invisible, alors que rien, ni dans la voix ni dans les mots, ne peut laisser imaginer quoi que ce soit, lui demande : Omar, mon fils, qu'est-ce qui ne va pas ?

Comment est-ce possible, un père pareil ? Comment peut-il savoir ? C'est le vieil arbre, le vieil arbre aux racines immenses, longues, si longues que peut-être parviennent-elles jusqu'en ville, sous la terre, le goudron, qu'elles se transforment, pour que personne ne les remarque, en fils électriques et qu'elles arrivent jusque devant la fenêtre de la petite supérette du cousin Hamid, et là elles surveillent, elles voient les couvertures pliées en quatre, le visage marqué du fils, les épaules courbées ; elles notent tout et puis s'en retournent raconter au vieux, qui sait

alors et qui dit, comme si de rien n'était, comme si on pouvait deviner ces choses-là : mon fils, qu'est-ce qui ne va pas ?

Alors Omar répond tout va bien et à bientôt. Parfois, lorsque le cousin Hamid lui fait un signe de tête, il ajoute je vous enverrai du sucre, de l'huile et de la farine.

Et le grand-père, et le vieil arbre, au bout du fil, raccrochent. Puis soupirent.

Omar le sait, ils soupirent, c'est forcé.

Ce jour-là, Mourad est arrivé un peu plus tard que d'ordinaire. Omar l'attendait déjà à l'entrée de la supérette, une cigarette allumée. Il s'est mis à fumer, lui aussi, pour embrouiller les pensées, celles qui rappellent Jeddi et le vieil arbre centenaire.

Lorsqu'il remarque la présence de Mourad, Omar attend de voir sauter du camion le garçon qui les aide avec la marchandise, celui qui lui évoque son fils – mais le petit n'est pas là. Mourad, en lui empruntant son briquet, remarque le regard surpris :

— Je l'ai laissé avec mon frère qui avait besoin de bras pour un chantier.

— Il ne va pas à l'école ?

— Avec ce qu'il me coûte, j'espère bien rentabiliser chaque minute de son temps. Et puis, qu'est-ce qu'il y ferait, je sais lire et écrire, moi ? Et après, quoi ? il reviendrait me supplier de lui

trouver du boulot ? Je lui rends service de le faire commencer tout de suite.

Mourad tousse. D'une voix moins forte :

— Tu l'aimes bien, le garçon ?

Omar hausse les épaules :

— C'est un bon petit, il aide avec les cartons, même les plus lourds. Il ne se plaint jamais.

— Je peux te le louer, parfois, si tu veux.

Mourad tire sur sa cigarette, la jette, s'approche :

— Je peux m'arranger pour qu'il reste avec toi certaines nuits. Ou en journée, si tu préfères, une ou deux heures. On se met d'accord sur le prix, il n'y a pas de problème. Il est docile, fera ce que tu voudras. J'ai essayé, tu sais. Si tu n'es pas satisfait, je te rends ton argent.

CHAPITRE 11

Il ne dit rien.

Que peut-il dire ?

Il avance simplement vers le petit qui, lui non plus, ne parle pas. Peut-être a-t-il compris, tout de suite, dès le pas de la porte, dès qu'il a souri à Jeddi et que l'homme, en guise de réponse, a baissé les yeux.

Le grand-père met dans les mains d'Anir le corps de la reine, recouvert d'un peu de terre. L'enfant a les paumes jointes, ouvertes. L'abeille, inerte, semble minuscule entre ses doigts.

Le soleil gronde au-dehors. Aucun vent ne s'engouffre à travers la porte, n'ébouriffe les cheveux d'Anir. C'est la première fois que le garçon a chaud, trop chaud, la première fois qu'il ressent le souffle brûlant d'Inzerki.

Il ne regarde plus Jeddi maintenant. Le grand-père et le petit-fils fixent un long moment les mains d'Anir, les ailes de la reine, les cercles

jaunes et noirs sur son abdomen, son dos, ses antennes. Son corps est long, fin. Anir peut l'observer sans être dérangé par d'autres bourdonnements ; elle est seule, aucune des ouvrières ne s'affaire autour d'elle. Qui peut dire à ce moment-là que le printemps reviendra, avec d'autres abeilles, d'autres reines, qu'il refera doux, qu'il refleurira, que nous n'aurons pas besoin de discours ; que le vent s'engouffrera à travers les portes, dans les cheveux de nouveau ébouriffés des enfants ? Que les ouvrières s'empresseront autour d'une autre reine ; que le regard d'un autre petit garçon, du même, de cent mille autres, s'émerveillera à l'écoute des légendes d'un autre grand-père ? Qui, à ce moment précis, peut promettre ?

Jeddi appuie ses paumes contre celles d'Anir qui ferme les yeux. Il ne peut plus voir la reine mais sent son corps sur sa peau et le contact des mains de Jeddi aussi ; et ces mains l'une sur l'autre, quelque part, cela atténue la brûlure que semble creuser le soleil.

*

Plus tard, ce jour-là, on retrouvera Jeddi sous l'arganier centenaire. Le visage fermé, les traits secs, comme le tronc de l'arbre. Rides et écorce côte à côte, face au rucher sacré, immense, immobile. Le vent souffle mais n'apporte avec lui

aucun bourdonnement d'abeilles. Le silence est lourd, colle à la peau, aux narines. Le vieil apiculteur respire les yeux clos, la nuque et le dos droits, les jambes en tailleur. La tristesse d'Anir à la découverte de sa reine, inerte, n'a pas quitté Jeddi. Les yeux de l'enfant, l'expression figée de son visage, l'effondrement de l'espérance – jeunesse déconcertée devant le chaos du monde.

Le grand-père sait ce que la reine, la ruche représentaient pour Anir, il sait que les autres garçons l'évitent, que l'ensemble des habitants d'Inzerki ont peur de lui et de sa mère. Il s'en veut, le vieux, à cet instant. Il prend toute la mesure de la solitude du petit, se demande si, le lendemain de cette nuit-là, il a bien fait d'aller voir l'imam du village pour lui raconter ce qu'il avait vu. Sa respiration est trop forte, saccadée. Jeddi ouvre les yeux ; il fallait bien, même si c'était pour sauver son fils, même si l'on prête au miel un pouvoir de guérison, même si c'était une question de vie ou de mort... elle n'aurait pas dû voler ce miel, elle n'aurait pas dû... La boule au thorax, celle qui ne le quitte plus depuis cette nuit-là, grossit tout à coup, ne laisse plus d'espace aux poumons, au cœur, elle s'élargit et Jeddi doit s'étirer le dos pour calmer la douleur ; il fallait, il faut le dire, quand on vole ce qui n'est pas à soi, surtout le miel du rucher du Saint, je ne pouvais pas, c'est ce qu'auraient fait mon père et mon grand-père... Je ne pouvais pas le

garder pour moi... même si... Et puis sinon rien n'a plus de sens.

L'homme écoute le bruissement des feuilles. Sous l'arganier centenaire, témoin du temps, on trouve l'histoire que se raconte le vieux pour se persuader qu'il a fait ce qui était juste : je ne pouvais faire autrement. Même si, à cause de moi, tout le village a exclu mon petit-fils, ma belle-fille. Jeddi serre les poings, on ne peut pas faire ce qu'on veut, sur terre, il nous faut suivre les règles des hommes ! Les pensées fusent, on dirait qu'elles sautent de branche en branche, que certaines se retrouvent sur les épaules de Jeddi. Le dos du grand-père n'est plus tout à fait droit lorsqu'il se souvient du lendemain de l'évènement, qu'il se rappelle être allé à la mosquée, demander audience à l'imam ; il ploie presque lorsqu'il se remémore s'être assis en face de lui. L'imam parle en premier :

— Je suis désolé de ce qui est arrivé à ton fils et sa femme. J'ai appris la nouvelle.

Jeddi laisse passer plusieurs secondes puis :

— Je suis là parce que j'ai été témoin d'un vol.

L'imam ne dit rien, écoute.

— Un vol de miel. Au rucher du Saint.

— Et qui était-ce ?

Le vieux met son visage dans ses mains. Il ne remarque pas la présence de deux hommes qui, à quelques mètres d'eux, tendent l'oreille.

— Ma belle-fille. Pour sauver son fils, à l'aube,

elle est allée au rucher. Je l'ai suivie, elle ne m'a pas vu... Elle a pris du miel, de l'une des ruches, pas celles de mon héritage, une autre, celle à droite, près de l'entrée.

L'imam se tait un long moment puis :

— Avec ce qui est arrivé ensuite, ne penses-tu pas qu'elle ait été assez punie ?

Le vieil apiculteur, étonné de la réponse, a regardé l'homme de foi. Il n'a rien pu lire dans le regard, rien de plus que cette phrase ; ni foudre ni apaisement, ni clémence ni pardon, ni jugement ni absolution. Alors Jeddi s'est relevé, droit, souple, fort encore, a marché vers la porte et l'a refermée puis est allé s'asseoir à l'exacte même place que celle où il se trouve aujourd'hui, sous le vieil arbre, face au rucher sacré.

Et puis, tout est parti d'un murmure. Il s'en souvient, le vieux assis sous cet arganier, du chuchotement des hommes d'Inzerki, ceux présents à la mosquée non loin de l'imam lors de l'entretien accordé. On n'imagine pas comment, de rien, d'une brindille, le sol peut s'embraser, le feu prendre, surtout sur cette terre asséchée, sous ce soleil dur, cette lumière blanche. Le murmure des hommes a commencé, petites brindilles qui crépitent ; il paraît que la belle-fille du vieil apiculteur a volé le miel du Taddart ; tu sais, l'étrangère, Aïcha, la femme d'Omar. Et puis les brasiers se sont multipliés, les femmes s'y sont mises aussi.

toute la foule. Impossible à arrêter, les flammes, dévastatrices, progressant vers les villages alentour, la forêt, l'un et l'autre versant de la montagne ; elle a perdu la tête, de toute façon elle était étrange depuis le début mais là, voler du miel qui ne lui appartient pas... En même temps, avec la mort de son fils, Dieu l'a punie, et la malédiction ne s'arrêtera pas. Épaisse, la fumée, opaque, elle appuie sur la poitrine et cache les visages, les regards surtout, on ne sait plus qui est qui. Le vieux s'en souvient encore, des jours suivant cette nuit-là, de ce feu parti à cause de lui et rendant l'air irrespirable à Inzerki. Il se souvient du regard de son fils, quand la fumée, compacte, étouffante, est arrivée jusqu'à lui. Tout est devenu trop lourd, trop lourd, il n'y avait plus rien à faire, c'est trop tard quand le feu part, on dirait que c'est toujours trop tard. On reste là, à regarder ce feu qui se propage, cet air écrasant, ces centaines d'hectares, toute la terre, les arbres dévorés par l'incendie ; et l'on prie le ciel pour l'eau, la pluie, n'importe quoi – mais le ciel ne répond pas.

Aujourd'hui, sous l'arganier centenaire, le vieil apiculteur pense à son petit-fils et se demande aussi si son fils Omar est parti à cause de cela. Il réfléchit un instant, les yeux perdus dans les branches de l'arbre.

Accroche-toi au sol.

Jeddi se répète alors cette expression marocaine, *ched lardde*, accroche-toi au sol, arrête de ruminer, concentre-toi sur la réalité tangible, sois pragmatique. À voix haute, il se fait l'écho de cette sagesse populaire, loin des émotions et des remords. Sous le vieil arganier, de branche en branche les souvenirs sautent et veulent le faire plier, le vieux répète de plus en plus fort, contre les souvenirs, contre les feuilles qui maintenant ressemblent à des ronces, accroche-toi au sol, accroche-toi au sol, et ses mains, ses doigts s'enfoncent dans cette terre ocre et sèche, il en a de partout, sous les ongles, jusqu'aux poignets. Sentir cela lui fait ouvrir les yeux, balayer les pensées, le dos se relève, chasse le poids de ses épaules. Il retrouve la certitude d'avoir raison, de faire partie d'un tout plus grand que lui, de n'être qu'un prolongement, qu'un maillon dans la chaîne de cette tradition qui survit au temps. La boule au thorax est plus petite maintenant, maîtrisée par les règles des hommes. Jeddi arrive à reprendre le contrôle de sa respiration. Il relève la tête, le visage est droit, le regard plonge dans les cases du rucher du Saint. La lune éclaire chaque étage et le vieil apiculteur arrive même à distinguer certaines de ses ruches. Le vent s'est arrêté et l'air est chaud, malgré l'heure tardive. Le vieil homme se lève et fait face au Taddart. À cet instant, il n'y a plus aucun bruit, c'est comme si la terre avait cessé de respirer. Ce silence fait frissonner Jeddi qui s'oblige pourtant à rester

droit devant le rucher sacré, debout pour toujours.

*

Anir, près de la cabane abandonnée du gardien, s'immobilise. Il n'arrive pas à aller plus loin depuis la mort de sa reine, le silence de ses abeilles. Tristesse d'enfant, fin du monde. Aïcha ne parle pas mais se met à fredonner do, do, da ; grave, grave, aigu. Elle laisse son fils et avance, va vers les cases, la ruche, toujours la même, à droite, près de l'entrée. Anir n'a pas le cœur à revoir les ruches mais est obligé de lever la tête, pour ne pas perdre de vue sa mère, même s'il n'avance pas avec elle, il veut s'assurer qu'elle ne glisse pas, qu'aucun scorpion ne rôde. Il a la main sur son poignard. Guetter, aussi, les alentours, car même si Aïcha a trouvé de l'eau pour les habitants, ils chuchotent « la possédée » lorsqu'ils parlent d'elle et certains lui jettent des pierres.

Lors des sorties du matin, Aïcha ne semble pas gênée par cette nouvelle habitude d'Anir de rester à l'entrée du rucher du Saint. Parfois, le garçon se dit qu'elle n'a finalement pas besoin de lui, de sa présence. Une boule étrange se loge dans le ventre, la mâchoire se serre, l'enfant se demande pourquoi ces efforts, pourquoi continuer à subir l'indifférence et mendier de rares

instants de tendresse ; et alors il donne un coup de pied dans les cailloux ou il trouve un bâton qu'il casse en deux, très fort, comme ça, pour rien.

La mère s'attarde devant la ruche, la seule qui donne encore du miel. Elle regarde les abeilles noires qui entrent et sortent, si peu, il en reste si peu ; et puis la femme revient, murmurant encore cet air absurde, do, do, da ; grave, grave, aigu ; qu'est-ce qu'il veut dire, cet air, rien, il ne veut rien dire, pense Anir qui soudain veut tout casser. Cet air lui rappelle des paroles qui montent d'on ne sait où, lui collent au crâne, des paroles qui apparaissent sans raison, comme issues d'un rêve ou d'un souvenir lointain, « te souviendras-tu que je chantais pour toi ? ». On croirait qu'il les a inventées, tellement cette femme est indifférente à son sort, étrangère à ces mots, « si doux, si chauds », lui dit une voix. Plus il se souvient et plus ça frappe à l'intérieur du crâne. Alors Anir s'accroupit et tient sa tête entre ses mains. Il se balance un peu, avant, arrière, avant, arrière – et inspire lentement.

Certaines fois, à ce moment précis, la mère revient, pose sa main sur l'épaule du garçon. Il a l'impression qu'elle s'appuie un peu sur lui, très légèrement, une faible pression, et le pouce droit caresse peut-être la peau de l'enfant ; et la boule dans le ventre disparaît d'un coup avec

ce pouce qui caresse et cette main qui s'appuie ; et sans doute a-t-elle juste peur de glisser, cette femme, parce que c'est vrai que le sol est instable sur cette partie, en pente, à l'entrée du rucher ; mais le garçon tout à coup ne se sent plus aussi perdu, la tête n'est plus si lourde ; et même cet air que la mère fredonne, entêtée, do, do, da ; grave, grave, aigu, même cet air insensé, ensorcelant, qui fait apparaître de très lointains souvenirs et des paroles qui ne réchauffent plus, même cet air est plus acceptable maintenant ; et alors qu'Anir se dit tout cela, la mère, déjà, retire cette main, ce pouce et reprend sa marche vers le village.

CHAPITRE 12

Une secousse. La terre vacille ; ce n'est pas fort, dans le village d'Inzerki, ce n'est pas fort et les habitants ne la remarquent presque pas, les jambes tremblent à peine, les enfants en rient – étonnés de ce sol qui vibre. Seuls les plus anciens, ceux qui se souviennent du tremblement de terre de 1960 qui a frappé toute la région et détruit la ville d'Agadir, seuls ceux-là ont le regard inquiet, les mains moites, la respiration retenue. Une dizaine de minutes passent, les enfants, les femmes, les hommes n'y prêtent plus attention, vont et viennent dans les maisons, sur les champs, au marché. Les vieux, eux, se sont arrêtés, ne parlent plus, ne répondent pas aux questions. Ils ne sonnent pas l'alarme, pas encore, mais ne peuvent faire comme s'ils n'avaient rien senti. Après un certain temps, ils se remettent aussi à vivre, on oublie le chancellement du sol – jusqu'à ce qu'un immense bruit de roches, venu de l'autre côté de la montagne, arrive au village. Coup de tonnerre. Ce ne sont

pas seulement les anciens qui prennent peur. Les femmes, les hommes et les enfants se demandent d'où vient cet effondrement. On entend les cris des petites filles partout dans Inzerki ; pas ceux des garçons mais, si on regarde bien leurs yeux, eux aussi sont effrayés, ils gémissent moins fort, comme en chuchotant – on leur a déjà appris qu'ici, les hommes, ça ne pleure pas.

Jeddi se trouve au rucher sacré lorsque, lui aussi, il sent la terre vibrer. Il y est toujours lorsque le bruit fend l'air du village d'Inzerki. Il ne fait pas qu'entendre, de là où il est, lorsqu'il lève les yeux, ce sont bien des roches qu'il voit arriver du sommet de la montagne. Trop vite, elles dévalent le flanc qui donne sur le rucher du Saint. C'est comme si le Haut Atlas s'effondrait. L'avalanche de pierres écrase tout sur son passage, les arbres, les fleurs, les feuilles. Tout cela se fait rapidement, le vieux n'a pas le temps de bien se rendre compte, comme happé par l'éboulement qui arrive maintenant sur le Taddart, qui passe à quelques centimètres à droite de la cabane abandonnée du gardien. Le grand-père se trouve trois étages plus bas, vers la gauche, au niveau de ses ruches. Les roches ne l'atteignent pas. Sur leur passage, elles n'abattent pas les cases de la famille mais en détruisent d'autres, des centaines d'années de terre sèche et de roseaux tressés, des ruches

entières anéanties, même celle à droite, près de l'entrée.

De nombreuses ruches sont démantelées par les blocs qui, ensuite, d'un coup, se figent.

Par chance, Jeddi n'a rien, pas une égratignure. Il est debout face à ses ruches qui ont tenu, comme toutes celles de ce côté-ci. Ses yeux vont plus loin, toute la partie est du rucher sacré est démolie.

Le vieil apiculteur est seul encore un moment. Les autres hommes ne tarderont pas à arriver, mais pour l'instant il est seul. Il se met à marcher vers les énormes roches, vers les ruches écrasées, les cases effondrées. Des fissures sont apparues. Au fur et à mesure qu'il approche de l'éboulement qui a dévasté l'est du rucher, ces fissures se transforment en crevasses, le sol brisé en deux, parfois en trois. Il fait attention, Jeddi, comme il dit souvent à Anir, fais attention où tu mets les pieds, eh bien lui aussi fait attention, il marche lentement, pose ses mains rêches sur ce sol jaune. Il devine qu'aujourd'hui même Ya-Samad, le mot talisman, ne pourra rien pour cette terre fendue, fragilisée, béante ; pour ce sol encore chaud, ouvert. Il avance entre les cases effondrées, entre les troncs qui séparaient les possessions de chaque famille et qui ont été propulsés de part et d'autre des étages. À présent, plus rien n'appartient à personne, tout est mélangé, et le grand-père a un début de vertige, doit se tenir aux roches qui sont tombées du

haut de la montagne. Le vieil homme a soudain trop chaud, des gouttes se forment sur le front et descendent sur les joues, la nuque. Il s'assoit.

Il ne se rend pas compte qu'il est tout près de la ruche, à droite, près de l'entrée. C'est vrai qu'avec cet éboulement on ne sait plus vraiment où l'on est, sur la partie est du rucher. Des abeilles noires tourbillonnent autour de la ruche à moitié écrasée, d'autres sont par terre, inertes, surprises par l'éboulement.

Assis, il regarde autour de lui, la tête tourne, s'accrocher au bourdonnement des abeilles, et à la terre, au sol, même aux fissures, celles qui partent de la cabane du gardien et arrivent aux pieds de Jeddi. Il suit des yeux l'une d'elles, qui s'élargit et s'élargit encore. En fixant la fissure transformée en crevasse par endroits, en observant attentivement l'intérieur de la terre, ce n'est pas possible, cela ne peut pas être... De ses mains pleines de poussière, il se frotte les yeux et il a mal, ça pique et il voit moins bien qu'avant. Il se lève, malgré la douleur et le vertige, se met à quatre pattes près de la crevasse, le sol n'est pas stable, il le sent mais continue. Les genoux à même la roche, il avance vers le trou face à lui ; la terre est ouverte, le grand-père plonge les bras à l'intérieur, creuse, pousse quelques pierres et les mains se referment sur un bout de tissu jaune ; est-ce vraiment...?

Jeddi, à bout de bras, tire d'un coup sec sur le vêtement d'enfant qu'il sort du ventre de la terre, manque de tomber en arrière, perd l'équilibre et se retrouve éjecté un peu plus loin. Il se relève, regarde ses mains qui tiennent un pyjama de nourrisson. Il le reconnaît tout de suite mais ne comprend pas comment il s'est retrouvé là.

Il essaye de se souvenir de ce que lui avait dit son fils, dans la matinée après cette nuit-là : il est mort. Elle l'a enterré, plus loin, sur l'autre versant de la montagne. Il est mort, se répète le grand-père à haute voix, mais s'il est mort, enterré, pourquoi cet habit ici, maintenant? Le vertige reprend de plus belle. Il se rappelle la discussion avec Omar : ne révèle rien à Anir, il est trop petit pour se souvenir, il n'a pas besoin de savoir... Il se remémore la réponse de son fils, déjà absent : je ne sais pas si elle survivra à ça, ma femme... Je ne sais pas comment on survit à ça... Et Jeddi a répété, ce jour-là, ne révèle rien au petit, c'est bien qu'elle l'ait enterré de l'autre côté de la montagne, c'est bien, Dieu est grand... Mais alors, aujourd'hui, pourquoi ce pyjama jaune, ici, maintenant, dans la terre? Pourquoi?

— Jeddi! Jeddi!

C'est Anir. Il est à l'entrée du rucher. Après l'éboulement, le garçon a pris peur car il savait

qu'à cette heure-là son grand-père inspectait les ruches. Jeddi, tout va bien ? Jeddi, où es-tu ?

Vite, vite, cacher le vêtement d'enfant, pour qu'il ne sache pas, il n'a pas à savoir ; mais où ? Dans l'une des ruches à moitié écrasée par l'éboulement, ouvrir le couvercle en palmier, pousser les rayons, faire s'envoler les abeilles qui restent ; y plonger l'habit jaune, refermer ; Jeddi ! Jeddi ! Où es-tu ? Oui mon petit, je suis là ; reposer la ruche, la recouvrir d'un peu de terre ; se relever, essuyer les yeux, le front, faire face au vertige ; à l'incompréhension, aussi ; faire comme si rien ne s'était passé quand Anir, soudain, surgit devant soi : tout va bien, mon petit, je n'ai rien, ne t'inquiète pas, tout va bien, c'est fini, c'est fini.

Cette nuit-là

L'obscurité. Les cris. Il la voit aller et venir dans cette pièce à l'unique fenêtre. Il est, comme elle, dans cette chambre, comme elle il tient un enfant dans ses bras. Celui qu'il porte ne pleure pas. Le visage est paisible, les joues sont roses, les paupières fermées. Il dort, malgré les cris de son frère. Le père, machinalement, berce quand même Anir, pour le garder endormi. Son corps, ses bras se balancent mais ses yeux sont emportés par le va-et-vient de la mère et les sanglots de l'autre garçon. Il écoute, muet, les paroles de la chanson qu'elle murmure et qui apaisent, un instant, l'enfant :

Écoute ce chant,
Doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.
Je t'offre ces notes, le son de ma voix.
Te souviendras-tu que je chantais pour toi ?

Les notes, les mots prennent le pas sur les cris, les spasmes. Le petit corps dans les bras d'Aïcha ne convulse plus. On dirait qu'il s'est endormi, les traits du visage sont relâchés, les larmes ne sont plus coincées entre les cils et les yeux, elles coulent lentement – sillons sur sa peau blanche. Mais cela ne dure pas, et les revoilà, les cris, les revoici, les spasmes. La mère passe son index sur les lèvres brûlantes du garçon, caresse leur pourtour, les doigts de l'ange ; et le père est accroché à cet index, à cette main qui à présent touche le front, brûlant. Que faire ? L'hôpital le plus proche est à une heure d'ici. Je n'ai pas de voiture, se dit Omar, et le moteur de ma moto est cassé depuis des mois. Le père se demande comment Anir peut réussir à dormir, comment son visage peut rester impassible malgré ces hurlements qui viennent du fond de la terre et qui résonnent, qui fracassent tout ? Omar inspire, ne veut pas que son cœur à lui s'emballe, ne veut pas réveiller Anir. S'accrocher au rythme, aux notes de la berceuse que sa femme chante, assise à présent sur l'unique chaise, tout au fond de la pièce, à l'opposé de la fenêtre. Elle fredonne, entêtée : do, do, da ; grave, grave, aigu ; « te souviendras-tu que je chantais pour toi ? ».

La lumière arrive, lentement. Elle traverse la vitre et, hésitante, caresse les cheveux des enfants. L'un dort toujours, c'est fou qu'il dorme encore, se dit Omar, le visage cerné, les yeux bleu pâle ;

l'autre est brûlant, les convulsions ne s'arrêtent pas. La mère n'a plus de voix, c'est un murmure épuisé auquel s'accroche le mari : do, do, da ; grave, grave, aigu. Le soleil n'est pas encore là ; orange et rose se mélangent, avec du blanc aussi, et le noir, partout autour. Aïcha se lève tout à coup, presque trop vite, elle a besoin d'un peu de temps pour retrouver l'équilibre avec ce fils dans les bras. Sans dire un mot à Omar, elle se couvre de son manteau de laine, enveloppe le petit et sort de la pièce, de la maison.

L'homme ne cherche pas à savoir où elle va. Il reste là, dans cette chambre à présent silencieuse où seule la respiration d'Anir, apaisée, sereine, rythme le temps.

Omar ne saurait dire au bout de combien de minutes ou d'heures le grand-père surgit, les pupilles dilatées : elle a volé du miel au rucher du Saint. Ta femme, mais où a-t-elle la tête ? répète le vieux. Omar ne comprend pas très bien, il est un peu endormi. Les paroles de Jeddi arrivent à la tête, au cerveau. L'homme regarde par la fenêtre, le soleil est déjà là ; comment va-t-elle ? Et lui, l'enfant, l'autre garçon, dans quel état est-il ? Le grand-père n'a aucune réponse, il répète inlassablement, comme un rythme entêtant, insensé : elle a volé du miel, celui de la ruche avec les abeilles noires, à droite, près de l'entrée... Omar tend à Jeddi le nourrisson qui

dort encore, avec ses joues roses et son odeur de vanille ; il lui place Anir dans les bras et sort à son tour, en direction du rucher du Saint. Petit à petit, le Taddart apparaît devant lui, gigantesque. Plus l'homme avance sur le sentier qui mène vers les étages, les cases, les ruches, et plus ses mains sont moites. Son rythme cardiaque s'emballe, ses yeux n'arrivent plus à soutenir la vue du rucher sacré. Son corps entier se met à trembler lorsqu'il arrive à l'entrée, au niveau de la cabane abandonnée du gardien.

La mère. Elle est là, assise, recroquevillée sur elle-même ; la tête, le visage enfouis dans les épaules, le front posé sur les bras, les jambes ramenées vers le torse. On devine le nourrisson plus qu'on ne le voit, il est au niveau du ventre, des cuisses. Omar avance et, tout doucement, pose sa main sur l'épaule de sa femme. Aïcha lève les yeux vers lui et, déjà, le début du regard vide, sans lumière, celui qui ne la quittera plus, qui les engloutira tous pendant longtemps. Elle ne parle pas, lorsqu'elle le voit elle ne dit rien, ouvre juste un peu les bras pour le laisser apercevoir son fils. Les spasmes ont disparu, les paupières sont fermées, la fièvre n'est plus là. Les bras et les jambes ne bougent pas. Le père prend l'enfant des bras de sa femme, il prend ce corps à présent dur, un peu gris. Rien ne se passe dans son corps à lui, celui d'Omar, pendant quelques secondes tout se fige, il vaut mieux que tout se

ige, parce que après c'est la chute à l'intérieur, que rien ne rattrape, on a beau vouloir s'accrocher aux parois, n'importe quoi, donnez-moi n'importe quoi ; lors de ces secondes qui passent avec la mère qui regarde le père et l'enfant mort, vraiment rien ne vient à l'esprit. Seules les abeilles vont et viennent, de la ruche aux fleurs qui persistent, malgré la chaleur. Omar s'affaisse à son tour, ses jambes fléchissent. Il chute sur cette terre rouge et ocre, se retrouve près d'Aïcha, hébétés qu'ils sont par ce soleil déjà vif, orange et blanc.

Elle regarde son fils, la mère, elle regarde le visage de son fils : les yeux protégés par la peau, fine, des paupières ; les cils, secs maintenant car il n'y a plus de larmes ; la douceur de la courbe que dessinent les narines, le haut des joues. Peut-être qu'elle veut les toucher, ces joues, le sentir encore, ce visage. Elle avance ses mains comme pour caresser les sourcils, les lèvres ; mais elle ne caresse, finalement, ni les sourcils ni les lèvres non elle ne caresse rien cette femme qu'Omar n'a jamais vue pleurer, même pas ce jour-là. Elle ouvre les bras du garçon qu'elle avait croisés sur le petit ventre, et le mari la laisse faire. Il se met en tailleur, l'enfant sur lui. Elle se remet à fredonner cet air, ce rythme qui lui permet de trouver la force de poursuivre le mouvement ; do, do, da ; grave, grave, aigu. Elle ouvre un à un les boutons du pyjama jaune, même celui trop près du

cou. Tout doucement, elle dévêt le garçon, lui enlève son vêtement qu'elle pose par terre, près de la ruche où, toujours, s'affairent les abeilles, celle à droite près de l'entrée. Elle tire vers elle sa *guerba*, son outre en peau de chèvre, se verse un peu d'eau dans les mains puis passe ses paumes sur le front de l'enfant, le nez, la bouche, le cou ; do, do, reprend un peu d'eau et poursuit ce mouvement des mains au niveau des épaules, des bras, du torse et du ventre. Le père observe chaque geste, respire à peine ; grave, grave, aigu ; la voici au niveau des jambes, des pieds, des petits orteils. Elle reprend l'enfant des bras de l'homme, délicatement. Omar ne dit rien, il ne saura plus quoi dire ; do, do, da ; elle place l'enfant, à présent nu et lavé, dans son manteau de laine à elle et, sur lui, rabat les deux pans du manteau, et la capuche sert à cacher la tête. Là, elle se met debout et, do, s'éloigne d'Omar, des abeilles, du rucher. L'homme la suit longtemps du regard, incapable de se lever.

Il l'observe s'éloigner dans la forêt, entre les arbres, sur les sentiers qui mènent vers la montagne, là-bas, sur l'autre versant. Il a l'impression que sa voix est toujours là, ce rythme qui lui collera à la peau, depuis cette nuit-là, grave, grave, aigu. Il reste assis, bercé par cet air qui se mêle au bourdonnement des abeilles ; do, do, da ; et puis d'autres bruits se font entendre, au loin, ceux des hommes du village qui, déjà sur le sentier,

ne tarderont pas à venir inspecter leurs propres ruches. Omar les aperçoit, toujours bercé par ce son qui lui fait perdre la notion du temps, ce son qui se mêle aux abeilles qui tournent et tournent autour de lui ; « te souviendras-tu que je chantais pour toi ? ». Do, do, da ; il faut se lever maintenant ; grave, grave, aigu ; les autres ne doivent pas nous voir ici. Pour se relever, s'aider des paumes et des mains et du sol, dur, fort. Il n'y arrive pas. Là, un peu plus loin, devant la ruche de droite, celle près de l'entrée, le regard d'Omar tombe sur le pyjama jaune. La vision le saisit, lui donne la force de se traîner, ne serait-ce qu'à genoux, vers le vêtement aux innombrables boutons dont l'un qui sera, pour toujours, trop près du cou. L'homme atteint l'habit et se met à creuser, avec les doigts, les ongles, il creuse, devant cette ruche, à droite, près de l'entrée, il creuse et creuse. La terre le laisse faire, les racines cèdent le passage, les vers et les fourmis s'enfuient et le père creuse, des larmes coulent sur ce visage qui s'autorise, pour un instant, juste un instant car personne, encore, n'est là autour, personne qui dirait un homme ça ne pleure pas ; do, do, da ; grave, grave, aigu ; Omar creuse et creuse puis s'arrête, essoufflé, enfouit le pyjama jaune et ce bouton trop près du cou pour toujours, enfouit cette nuit-là au plus profond de la terre d'Inzerki et vite, vite, se dépêche de couvrir cet accès à l'intime, ce cratère du sol avec autant de sable que ses mains, ses paumes, ses ongles le lui permettent.

TERRE BLANCHE

CHAPITRE 13

Les premiers jours, les premières semaines, Omar a essayé de rester à Inzerki. Aïcha ne voulait plus sortir de la chambre. Il s'occupait d'Anir, essayait de sourire à sa femme qui, déjà, ne le regardait plus. La journée se passait entièrement dans cette pièce à l'étage, la mère fixant la fenêtre, le père fixant la mère. Anir n'en a jamais rien su.

Nourrisson, le garçon ne pleurait presque pas. Il semblait aussi écouter le silence, rythmé par la berceuse qu'Aïcha ne semblait fredonner que pour elle-même. Les premiers jours, le père a voulu s'approcher d'elle, lui tenir la main, lui embrasser le front, les cheveux. Et puis, il ne s'est plus approché. Il est resté là, Anir dans les bras, à la fixer, immobile sur cette chaise. Certains matins, Omar s'est emporté – tu n'as pas le droit de tous nous rendre malades ! – et de nombreux soirs, il est tombé à genoux devant elle – excuse-moi, je n'ai pas su, excuse-moi... –,

les sanglots de l'homme ayant toujours quelque chose de curieux dans cette pièce aux murs immenses.

Près d'un mois après cette nuit-là, Aïcha s'est levée et a dit : viens. Omar a laissé le nourrisson avec Jeddi et a suivi sa femme à travers un sentier qui menait dans la forêt puis dans la montagne, de l'autre côté du rucher sacré. Aïcha ouvrait la marche. De temps en temps, ils se retournaient et le Taddart leur paraissait de plus en plus lointain, avec ses étages et ses cases. Ils ont traversé une rivière, une autre forêt, encore une rivière et deux collines.

Aïcha s'est arrêtée et a montré de son index, en fredonnant cet air que l'homme ne pourrait plus supporter, un bout de terre délimité par des cailloux. Elle a pointé du doigt : là. Devant ce sol un peu bombé, Omar a compris. Il s'est mis à genoux et est resté comme cela, au niveau du sable et de la poussière.

Des années plus tard, seul, Omar essayera de retrouver le chemin du petit tas de terre. Il devra s'y reprendre à de nombreuses fois, se tromper de sentier, pester contre les arbres qui se ressemblent tous, les nuages qui disparaissent trop vite et ne permettent pas de se cacher du soleil. Il retrouvera pourtant la première rivière, la forêt, la seconde rivière. Il atteindra la grotte et la petite tombe, faite de terre et de cailloux, sur

laquelle, sans le dire, il se recueillera de temps en temps. Il restera là des heures, en vérifiant au préalable qu'Anir ne le suive jamais ; il n'a pas besoin de savoir, avait dit le grand-père le jour d'après cette nuit-là, ne lui révèle rien. Le père a baissé le regard, les épaules se sont affaissées, les années ont passé et il se persuade qu'il est maintenant trop tard pour les confessions. Cela n'aurait aucun sens, comment expliquer ces années de non-dits, celles-là mêmes qui ont creusé un fossé entre eux ? Depuis cette nuit noire, Omar n'a plus su parler à son fils.

Jeddi était là aussi, les premiers jours, les premières semaines. Il écoutait le silence qui venait de l'étage et se propageait partout, épais, collant aux bras, au visage, aux paupières. En pleine nuit, le grand-père se levait en sursaut, prenant de grandes inspirations, ayant l'impression de s'étouffer dans son sommeil. Bien après le drame, Jeddi restait incapable de formuler autre chose que : elle a volé le miel du Taddart ou Guerram, du rucher du Saint. Il n'a pas réussi à prononcer d'autres paroles, même lorsqu'il a voulu dire au fils qu'il était désolé pour l'autre enfant, même lorsqu'il a voulu savoir pour l'enterrement. Il a ensuite totalement arrêté de parler lorsque l'incendie a pris, que le murmure de la foule a fait écho à ses paroles et que tout le village d'Inzerki s'est mis à répéter d'une même voix : elle a volé le miel du rucher sacré. C'est

comme si la mort de l'enfant avait été engloutie par d'immenses flammes et, plus la mère se taisait, plus l'incendie prenait, augmentait d'intensité, les engloutissait tous, Anir, le père, le vieux. Seule la femme restait sur cette unique chaise, à l'opposé de la fenêtre, à murmurer do, do da ; grave, grave, aigu ; et ce rythme semblait donner le tempo à la foule qui hurlait de plus belle.

L'air est ensuite devenu irrespirable. Omar au grand-père : je vais partir, lui trouver des médecins, elle ne peut pas rester ainsi, ne pas s'occuper de son fils, de sa famille. Je vais tenter ma chance avec le cousin Hamid, il a une supérette à Agadir, il m'apprendra le métier. Le vieux a regardé son fils et a soupiré.

Omar a poursuivi : avec un peu d'argent, je pourrai les payer, en ville, pour qu'ils me disent ce qu'il faut faire, comment l'aider. Je vous ferai venir à Agadir, on recommencera tout. En plus, il fait trop chaud ici, les récoltes sont de moins en moins bonnes...

— Je n'irai nulle part. Et ta femme ne peut se faire soigner par aucun médecin... tu ne comprends pas... c'est la malédi...

— Ce n'est pas ça... père, ce n'est pas ça. C'est la douleur. Tu comprends, toi, la douleur ?

Les traits de Jeddi sont secs, comme la terre d'ici. Les cils ne bougent pas, la bouche non plus. Il ne dit rien pendant de longues minutes. Omar soutient longtemps son regard et puis :

— Peu importe. Je m'en vais. S'il te plaît, promets-moi de t'occuper d'Anir, quand je ne serai pas là. (Après un silence :) Elle ne le fera pas. Son visage lui rappelle trop l'autre visage.

— Je m'occuperai de ton fils comme je me suis occupé de toi. Une chose : je ne parlerai pas à Anir de son frère jumeau. Il est jeune, il ne se rappellera rien, n'a pas besoin de savoir.

*

Après l'éboulement de toute la partie est du rucher, Jeddi a interdit à Anir d'y aller, c'est trop dangereux mon petit, attends au moins deux ou trois semaines, que le sol soit stabilisé, que les hommes se mettent à reconstruire.

L'enfant ne veut pas écouter le grand-père, il ne comprend pas, Jeddi, il ne comprend pas que ce n'est plus une question d'abeilles, de ruches, de légendes. Anir ne peut abandonner, malgré l'éboulement, les sorties matinales avec sa mère. Même s'il n'entre plus au rucher depuis la perte de sa reine, il aime ces moments, à l'aube, avec elle. C'est difficile à expliquer, ces entêtements que l'on a parfois, insensés, nécessaires,

comme le besoin de croiser cette personne-ci, chaque matin, pour voir son visage, lui parler ne dure qu'une minute mais voici qu'on en fait un rituel, et tout le reste est stabilisé. C'est pour cela que, malgré la consigne de Jeddi, Anir en a besoin. Dès le lendemain de l'éboulement, l'enfant entre dans la chambre de sa mère, très tôt, quand le soleil éclaircit à peine certains sentiers. Là, toujours, la fenêtre, le petit muret, l'âne qui mâche sa paille, ces constantes qui rassurent, que l'on peut toucher. Le sentier, la forêt, les fleurs, le rucher sacré – au loin.

On ne voit pas, lorsque l'on arrive d'Inzerki, la blessure du Taddart, la partie est des étages complètement détruite, les centaines de cases démolies. Il faut presque arriver au niveau de la cabane du gardien pour se rendre compte de l'immensité des dégâts. Anir n'a pas remarqué tout de suite, n'a compris qu'après. Sa mère s'est dirigée, comme à son habitude, vers la ruche à droite, près de l'entrée, puis s'est arrêtée trop brusquement. L'enfant, resté au loin, s'est alors précipité vers elle mais il était déjà trop tard, Aïcha avait vu la ruche détruite par les roches, la crevasse du sol qui engloutissait la case, les abeilles noires par terre, inertes. Anir n'aurait pas pu imaginer ce qui allait suivre, comment aurait-il pu se dire qu'elle entrerait dans un état pareil, la mère, comment aurait-il pu se douter que le regard métallique sortirait par la bouche,

en cris aussi violents que la terre qui a tremblé, que les roches qui se sont écroulées sur Inzerki ? Le garçon s'en veut de ne pas avoir écouté Jeddi. Là, accroupi près de cette femme qui hurle et qui se griffe le visage devant la ruche détruite, il se sent coupable, sait qu'il ne peut pas s'approcher d'elle et cette distance le ronge de l'intérieur. Il attend, les mains sur les oreilles et les yeux fermés, protégé par les cils-branches et leur feuillage, que l'orage passe.

Rien ne passe. Cela dure trop longtemps, et c'est fort, si fort que tout le village se réveille à cause des hurlements de la possédée. Bientôt, la foule se regroupe autour de la mère et du fils. Même Jeddi est là, Anir le voit mais évite son regard. L'enfant ne sait plus quoi faire alors il appuie avec ses paumes sur ses oreilles. Il ose à peine regarder Aïcha qui maintenant tape de ses poings sur la terre. Cinq hommes l'encerclent, essayent de l'empêcher de bouger, de crier. Certains la maintiennent par les bras, d'autres appuient avec leurs mains sur sa bouche, son visage. On la porte pour la ramener chez elle. Anir ouvre grand les yeux mais pas pour regarder. Il les ouvre grand pour mieux s'enfuir loin, loin du rucher du Saint, de ses étages et de ses cases. De ses ruches. Il court de toutes ses forces, sans se retourner, et va dans la forêt, près du vieux puits couvert de mousse, pour enfin se retrouver seul, loin d'Inzerki.

CHAPITRE 14

Il pleut. L'eau s'abat sur la terre et si l'on joint les paumes vers le ciel, Anir l'a déjà fait, elles se remplissent à ras bord. Le garçon aide Jeddi à rentrer l'âne dans la grande pièce de la maison, celle qui fait office de salon, de cuisine et de chambre pour l'enfant et le grand-père. Anir aime bien l'âne, il peut le regarder des heures mâcher sa paille, chasser les mouches avec sa queue, mâcher encore. Cela ne l'embête pas de partager la pièce avec l'animal le temps que l'averse cesse.

Ils n'ont pas reparlé des hurlements d'Aïcha, là-bas, au rucher sacré. Quand Anir est revenu, Jeddi l'a simplement accueilli en souriant, viens mon petit, je t'ai préparé une soupe. L'enfant n'est plus ressorti à l'aube avec sa mère. Il attendra que le Taddart soit reconstruit.

Ce soir, même à l'intérieur de la maison, on dirait que la pluie est là. Le bruit d'abord, qui

frappe et frappe la tôle ; on ne s'habitue pas vraiment, même après plusieurs heures. Le vent entre de partout, siffle, mouillé, froid, fait frissonner le garçon. Jeddi n'est pas loin, fait chauffer de l'eau pour le thé, les sourcils froncés, silencieux. Il semble écouter ce rythme qui fracasse le sol, qui ne lui convient pas, trop rapide, trop fort ; les tomates seront détruites ; et ce vent qui siffle encore, qui va tout emporter, arracher les amandiers que l'on vient de planter, et la menthe. Il soupire, les joues sont de plus en plus creuses, le front est plissé, ce front qu'il essuie d'une main ; de l'autre il retire la bouilloire du feu.

Il fait nuit maintenant et l'électricité a sauté. On allume des bougies, l'enfant en apporte une dans la pièce où se trouve sa mère, ouvre la porte doucement, ses yeux s'habituent à l'obscurité qui engloutit à moitié la flamme. Elle est couchée sur le lit, les yeux rivés sur la fenêtre. La pluie est si intense que rien n'est plus visible, malgré la pleine lune. L'eau s'abat sur la vitre, tambourine contre le mur, le verre, tout. Coups de poing. Engloutir, emporter, submerger – et tant pis pour Inzerki. Aïcha continue de regarder par la fenêtre, silencieuse. Habituellement, lorsque la pluie est aussi violente, Anir reste avec elle, lui parle, essaye de la rassurer d'une peur qu'il imagine. Cette fois-ci, il ne reste pas, dépose la bougie allumée à l'entrée de la chambre et redescend voir Jeddi.

Le grand-père, après s'être servi un verre de thé, a eu un vertige, des frissons. Anir l'a aidé à se coucher sur l'un des matelas près du poêle, l'a couvert. Le vieil apiculteur a souri puis fermé les yeux ; ce n'est rien, je vais dormir un peu, tout ira mieux demain. Le garçon, en revenant de l'étage, se met tout près de Jeddi, de son visage, si près qu'il peut compter les gouttes de sueur sur son front, voir les rides sur les joues creuses, entendre l'air qui siffle entre le nez et les poumons. Là non plus, le rythme n'est pas bon, trop aigu, trop rapide, trop fort. Comme la pluie, cela ne va pas, c'est trop ou pas assez, en déséquilibre. Anir le sait. Il prend la main de Jeddi et reste assis là toute la nuit, à écouter la respiration – les yeux grands ouverts.

Le lendemain, c'est samedi. Jeddi ne peut pas sortir, n'arrive pas à se lever. Le garçon comprend ce que veut le grand-père qui le regarde sans parler. Appeler Omar, comme toutes les semaines. Il n'a pas la force d'aller sous le vieil arganier centenaire, le garçon s'empresse de dire : je vais aller chercher mon maître d'école, il a un téléphone portable, je l'ai vu la dernière fois l'utiliser dans la cour. Il n'habite pas très loin d'ici. Dehors, toujours une pluie battante. Anir s'est couvert d'un manteau de laine, une casquette vissée sur sa tête. Il jette un regard à l'âne qui mâche sa paille ; et cela rassure l'enfant, cet âne

et cette paille. Anir ressent tout à coup le besoin, urgent, d'aller le toucher, de sentir ses poils, sa chaleur et son souffle ; de s'appuyer sur ce qui est et sera toujours là, solide. Il pose sa main sur son dos, sa poitrine. La peau est chaude, la respiration monte et descend en rythme lent, stable. L'enfant caresse encore l'animal puis regarde à travers la fenêtre le grand-père, recroquevillé sous les couvertures, essoufflé, les paupières brûlantes. Il voudrait lui donner sa force à lui, celle de l'âne aussi, n'importe quoi qui le lèverait de là, qui décreuserait les joues, n'importe quoi. L'enfant reste encore un instant immobile puis s'éloigne, le bruit de ses pas couvert par la pluie.

*

Le maître d'école se tient debout près du grand-père, il ne peut s'empêcher de jeter, à intervalles réguliers, un regard vers l'escalier. Ses mains sont moites, il les ouvre, les ferme, les rouvre, les met dans ses poches, les place sur ses cuisses. Anir le regarde. Pour que l'homme entre à l'intérieur de la maison, l'enfant a dû répéter de nombreuses fois que sa mère ne serait pas dans la même pièce qu'eux. De toute façon, elle dort à cette heure-ci. Le maître d'école a tout de même hésité une bonne minute, et c'est long, une minute, devant la porte, sous la pluie.

L'homme compose le numéro du cousin Hamid que Jeddi connaît par cœur. En le voyant faire, le vieil apiculteur laisse entrevoir ses dents blanches, et ses yeux sont rivés sur Anir, ses cheveux, sa tête. On dirait qu'il veut parler, commence, mon petit... puis s'arrête, ne prononce plus rien. Soudain ce n'est plus son petit-fils qu'il voit, il a l'impression de retrouver, dans cet enfant, son fils alors encore jeune garçon – qu'est-ce qu'Anir ressemble à son père ! –, et il se souvient qu'enfant Omar aussi aimait qu'on lui raconte les histoires, les légendes d'ici. Lui aussi aidait avec les légumes, les abeilles. Le vieil apiculteur tend sa main vers le visage d'Anir qui pense que la caresse sur la joue est pour lui, mais en frôlant les pommettes, en allant vers le menton puis en remontant vers les cheveux qu'il caresse doucement, Jeddi pense à Omar et lorsque le maître d'école dit : le cousin Hamid m'informe qu'il n'est pas disponible mais peut prendre un message, le vieil homme voudrait parler, exprimer à haute voix ses pensées : demandez-lui s'il se souvient, quand on allait tous les deux chercher les roseaux pour construire les ruches. Il était heureux, le jour où je lui ai offert sa première colonie d'abeilles. Elle avait donné beaucoup de miel. Il avait la baraka... Et les chèvres, c'est un travail de femme mais il aimait les traire avec sa mère, paix à son âme... Et le jour où je lui ai offert son premier poignard... Il veut détailler tout cela, se met à tousser fort, il faut l'aider à

s'asseoir, lui donner un peu d'eau, essuyer son front ; alors, quel message veux-tu laisser à ton fils ? répète le maître d'école ; le vieil homme ferme les yeux : ici, les choses sont égales à elles-mêmes. Que Dieu le bénisse.

*

Omar ne veut plus voir ni Mourad, le conducteur-livreur, ni le garçon qui l'accompagne. Il ne décharge plus les marchandises du camion, ne les range plus dans les bons rayons. Il ne veut plus aider au magasin. Le cousin Hamid a prévenu : si tu continues à montrer autant de mauvaise volonté, tu devras t'installer ailleurs.

Omar sort très tôt le matin et rentre bien après le coucher du soleil. Il passe ses journées à arpenter les rues des différents quartiers d'Agadir, à l'endroit, à l'envers, vers le haut, le bas. Il ne fait pas vraiment attention à la direction, sent juste le besoin de marcher, se perdre dans la foule, les rues qui engloutissent. De temps en temps, lorsqu'il est très loin du quartier de la supérette, certain de ne croiser personne de son entourage, il tend sa main droit devant lui, le coude à l'horizontale, en baissant les yeux vers le trottoir. La paume vers le ciel, les doigts dépliés, il s'assoit. Les passants lui jettent des pièces qu'il ne ramasse pas tout de suite, enfin la première fois il ne les a pas ramassées ; c'est toujours

difficile la première fois, avec cette foutue fierté qui empêche de baisser la tête et de regarder cette monnaie pourtant là, sur le trottoir, à portée de main. La première fois son bras tendu n'a pas voulu non c'est le bras et la main qui n'ont pas voulu et alors Omar est reparti, il a laissé les pièces et il est parti ; et puis on s'habitue et alors les fois d'après le bras la main oui on s'habitue ce bras cette main ont ramassé les pièces et le père d'Anir est allé acheter un sandwich au thon et maintenant il peut prendre un café ou même deux les jours où cela marche bien ; avant de rentrer chez le cousin Hamid.

Ce soir-là, Omar rentre très tard mais le cousin l'attend quand même sur le pas de la porte. Il sent le besoin de se justifier, je me suis perdu, c'est devenu si grand, cette ville ; je t'aiderai demain ; l'autre le regarde simplement droit dans les yeux :

— Le vieux a appelé.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que, là-bas, les choses étaient égales à elles-mêmes. Que Dieu te bénisse.

Le cousin Hamid, qui alignait les boîtes de sucre les unes après les autres sur l'étagère, poursuit son rangement. Omar reste un instant silencieux puis, en s'y mettant aussi :

— Tu sais, avec le vieux, on construisait nous-mêmes nos ruches. On allait chercher les

roseaux dans la forêt, que l'on fendait ensuite, et que l'on assemblait en les tressant. Au début, j'avais du mal, mon père a été très patient, j'ai fini par apprendre. On s'amusait bien. Et j'aimais aussi traire les chèvres avec ma mère.

— C'est un travail de femme.

— Je sais, mais j'aimais bien.

Omar poursuit l'ordonnancement des boîtes de sucre, une à une, sur l'étagère. Le geste est de plus en plus lent, il ne se rend pas vraiment compte de ce qu'il fait, se souvient de ce que lui disait le vieux, tu as la baraka, et cela le fait sourire ; moi, avoir de la chance, c'est difficile d'y croire à présent, mais à l'époque...

Le visage est relâché, la lumière dans le regard rappelle celle d'Anir, de Jeddi.

*

— Jeddi... Jeddi, murmure Anir.

Le grand-père respire de plus en plus fort. Les paupières fermées, le front brûlant, il grelotte malgré les couvertures. Le garçon aimerait encore écouter les histoires du vieil apiculteur, celles des saints venus bénir la terre d'Inzerki, celles des ancêtres et des traditions, celles qui expliquent les remèdes que l'on trouve dans certaines herbes. Anir écouterait bien n'importe laquelle des histoires de Jeddi, comment planter les tomates, tuer les scorpions, construire une

ruche solide ; n'importe laquelle, Jeddi, n'importe laquelle mais raconte-moi, continue à me parler ; mais le grand-père n'y arrive pas, son souffle est de moins en moins audible, et c'est Anir qui se met à raconter des histoires au vieux, il raconte tout ce qu'un jour on lui a raconté, avec des détails, pour montrer qu'il a tout bien compris, intégré, avec minutie il raconte des heures et des heures, en posant ses mains sur le dos, les jambes, le front du vieux, les paumes bien ouvertes, parce que le grand-père a dit que ces mains avaient la baraka, et que cette bénédiction l'aidera probablement à retrouver des forces, à se lever une journée encore, une semaine, mille ans ; alors Anir parle et masse. À intervalles réguliers, l'enfant dit : Jeddi ?, et le vieux soupire un peu plus fort, ses yeux sont ouverts à présent et, malgré la pénombre, l'enfant pourrait jurer qu'ils brillent, c'est comme si toute la lumière d'Inzerki était là et le garçon se concentre sur les yeux de Jeddi. Il y voit le rouge de la terre, le vert des touffes de thym que l'on trouve sur le flanc des montagnes, l'ocre aussi ; il raconte à son grand-père tout ce qu'il voit dans ce regard, le vieil arbre centenaire et ses racines immenses ; les aigles et les chèvres, les abeilles et les fourmis ; et Anir doit maintenant résister au sommeil, il ne veut pas que toutes ces couleurs disparaissent avec les yeux qui se ferment ; il ne veut pas que le vent brûlant d'Inzerki les emporte au loin, que ce souffle les engloutisse ; il essaye de lutter, mais

comment tenir tête au sommeil qui ordonne aux paupières de se fermer ? Comment ne pas se laisser bercer par la respiration de plus en plus lente de Jeddi ?

Après un temps, très court ou considérable, Anir se réveille et, le cœur serré, regarde le grand-père. Le vieil apiculteur est toujours sous les couvertures, tout près de l'enfant. Il ne grelotte plus, les traits sont sereins. Il ne respire plus.

La pluie s'est arrêtée et la lune éclaire avec douceur le visage, à présent impassible, de Jeddi.

Le noir laisse peu à peu place à l'aube, encore hésitante.

CHAPITRE 15

Omar n'aura eu besoin que de quelques heures pour revenir à Inzerki. Le cousin Hamid et d'autres connaissances l'aident à laver le corps, le couvrir d'un drap, le mettre en terre, près de sa femme. Des hommes récitent le Coran. Cela dure trois jours. Tous sont vêtus de blanc, comme le veut la tradition. Les femmes du village se lamentent, regrettent le vieux, elles l'appréciaient, malgré tout. Il leur donnait, chaque année, du miel pour soigner les rhumes, les coups de froid des enfants. On récite des prières. Omar ne prononce aucune parole. Ses yeux sont vides, son regard absent. C'est à peine si, de temps en temps, il demande, par un geste de tête à son fils, d'apporter de l'eau et du thé aux invités. Il faut tuer des poules, faire cuire le pain. Les voisines se sont mises à la cuisine, jetant des regards terrorisés vers l'étage. Personne n'oublie la présence de la possédée. Pourtant, la mère d'Anir est étrangement calme. Pas de hurlement, aucun cri. Aïcha reste couchée ou

assise sur son lit, ne mange rien de ce que son fils lui apporte, boit à peine. Durant ces trois jours, Omar évite sa femme. Il reste en bas, dans la pièce où vivait Jeddi, errant parmi les invités. De temps en temps, il sort de la maison, renouvelle la paille de l'âne.

5 h 45. La nuit après le troisième jour. Anir regarde l'heure sur l'écran de l'horloge posée sur le congélateur. Les numéros clignotent, verts, translucides. Les invités sont enfin partis pour de bon. Le père n'a toujours rien dit, n'a pas parlé de l'après-Jeddi, de l'après-Inzerki. Allons-nous partir ou rester ? Anir se pose la question en fixant Omar, couché sur le matelas qui lui fait face, dans la pièce où il avait pour habitude de dormir avec son grand-père. Il ronfle. Le garçon a les yeux grands ouverts. Il se met sur le dos, scrute à présent le plafond, les planches de bois. Certaines sont fissurées, lui rappellent le jour où Jeddi lui a fait découvrir le mot-talisman et son pouvoir d'apaiser la terre. L'enfant se souvient de tout ce que lui a appris le vieil homme, et d'un coup il a envie d'aller inspecter les tomates, les carottes, les fourmis, les abeilles. Il se retourne sur le côté et observe la respiration lente de ce père lointain, de cet homme qui a toujours voulu l'emmener ailleurs. Les mains d'Anir se crispent. Si on s'en va, qui s'occupera des ruches de la famille ? Qui aura la baraka, la bénédiction des mains ? Il se remet sur

le dos, le plafond est toujours là mais l'enfant ne le remarque plus, ce qu'il voit ce sont les gestes répétitifs que son grand-père lui a appris à faire, année après année, et les règles, les conseils pour prendre soin des champs de légumes et des abeilles. L'air a de plus en plus de mal à passer dans les poumons : papa va nous obliger à partir loin d'ici, c'est certain.

5 h 50. Le père dort toujours, sa main chasse un moustique. Il se gratte le nez, l'oreille, change de position, donne à présent le dos à l'enfant. Anir doit s'asseoir pour arriver à respirer. Le cœur bat vite. Le garçon jette des coups d'œil réguliers à l'homme près de lui ; et si dès demain, il nous disait on part ? Je n'aurai même pas pu dire au revoir aux abeilles qui restent... Papa va vouloir nous emmener avec lui en ville dès demain ; je ne veux pas, je ne veux pas ! Sans s'en rendre compte, il tape du poing sur les couvertures, ce qui fait grogner Omar.

5 h 55. Les yeux d'Anir lâchent le vert de l'horloge, il leur faut plusieurs secondes pour s'habituer à l'absence de couleur vive, apprivoiser l'obscurité. Il se met debout sur ses jambes, marche sur la pointe des pieds, fait attention au moindre bruit ; si papa veut vraiment que l'on parte demain, très bien, mais j'irai quand même voir une dernière fois les abeilles. À tâtons, il s'aide du mur pour s'orienter, trouver la porte,

sortir de la pièce. Il fait très attention, pose à peine les pieds au sol, se dirige vers les escaliers qui mènent à la chambre de sa mère, atteint la porte entrouverte.

Un rayon de lune entre par l'unique fenêtre, éclairant la pièce, la chaise, le lit où Aïcha se trouve. Elle est couchée, la tête près du mur. L'enfant n'arrive pas à voir son visage mais entend la respiration régulière. Elle semble dormir. Anir regarde le corps de sa mère, se souvient de l'état dans lequel l'éboulement de toute la partie est du rucher sacré l'a mise. Un murmure du petit vers sa mère : je te promets de reconstruire ta ruche. Grâce à cette lumière de lune, il arrive à s'orienter vers la fenêtre, restée ouverte à cause de la chaleur. Il dépose son couteau et sa gourde sur la table pour ne pas faire de bruit, saute sur le rebord, se retrouve, déjà, sur le petit muret près de l'âne. L'aube n'est pas tout à fait là mais l'air, chaud, colle déjà partout. Anir s'essuie le front et, à grandes enjambées, se dirige vers le rucher du Saint.

Le garçon avance sur le sentier et reconnaît, malgré la pénombre, les étages qui apparaissent devant lui. Les cases qui tiennent encore debout surgissent, une à une. Défiant l'éboulement de toute sa partie est, le Taddart tient. Le vent souffle fort et jette sur Anir, par à-coups, des touffes de poussière. L'enfant a besoin de

s'arrêter, de temps à autre, pour éviter qu'elles n'entrent dans ses yeux.

Arrivé au niveau de la cabane abandonnée, Anir reste un instant immobile, hébété par l'ampleur des dégâts. Avec la lumière du jour qui l'entoure peu à peu, il se rend compte que les hommes d'Inzerki n'ont toujours rien reconstruit. Le garçon passe de case en case, évitant les crevasses au sol. D'immenses perles de sueur lui recouvrent le visage. Il est très tôt pourtant, le soleil n'est même pas encore tout à fait là, seule sa lumière l'annonce, mais la chaleur n'est pas tombée de la nuit. Ses cheveux sont humides, la sueur entre dans les yeux, le nez, et Anir a besoin d'ouvrir la bouche pour inspirer correctement. Il peine à mettre ses muscles en mouvement. Lorsqu'il arrive à droite, près de l'entrée, il voit la case à moitié détruite par l'éboulement, la ruche de sa mère a disparu. L'enfant, têtu, essaye de remettre les troncs à la verticale, de récupérer les roseaux éparpillés. Tout est lourd, écrasant.

Avec le tremblement de terre et les roches qui ont tout arraché, la ruche d'Aïcha pourrait être n'importe où.

Il se met à chercher au niveau du sol, sous le gravier. Il sait que, dans cette ruche en particulier, il n'y a que des abeilles noires, c'est son grand-père qui lui a expliqué la différence. Alors, à chaque fois qu'il trouve une ruche, il ouvre le

couvercle de palmier et inspecte les abeilles. Ici, il l'a appris, la plupart sont hybrides ou jaunes. L'enfant cherche et cherche encore, jusqu'au moment où il aperçoit un tassement au niveau de la terre, près de son pied droit. Il se baisse et creuse, remarque une ruche ; c'est étrange, peut-être s'est-elle retrouvée là à cause de l'éboulement, mais pourquoi est-elle comme enterrée ? Anir ouvre le couvercle. Des abeilles noires s'envolent mais le regard ne fait plus attention à leur teinte, ses yeux sont attirés par autre chose, une couleur vive. Ce n'est pas du miel. Anir plonge la main, le bras dans cette ruche à la forme circulaire, faite de roseaux tressés, comme toutes celles d'ici, et en sort un vêtement d'enfant, un pyjama jaune.

Et puis, tout va très vite. Le sol, sous les jambes d'Anir, se déchire, se fend en deux. Des secousses, de plus en plus fortes, lui font perdre l'équilibre. L'enfant essaye de s'agripper à l'un des troncs d'arbres de la case qu'il tentait de reconstruire, tenant de l'autre main, fermement, absurdement, l'habit jaune. La terre gémit plus fort, un râle se mêle aux cris du garçon qui prend peur. Le tronc d'arbre n'est pas assez solide et Anir glisse, il entend la voix de Jeddi lui dire attention mon petit ne t'approche pas des fissures, des crevasses, mais le corps du grand-père n'est plus là pour le sauver. Anir se sent très seul et la peur se mêle à une profonde, une

intense tristesse. Le sol vacille encore, se déchire en trois, en quatre. La chaleur est toujours là, étouffante. Les membres du petit sont de plus en plus lourds, les bras, les jambes, les paupières aussi. Anir pousse un ultime appel à l'aide, aigu, avant de perdre connaissance.

Des tambours à l'intérieur du crâne. Fracassants. Le garçon a du mal à ouvrir les yeux, ça brûle au niveau des tempes. Le regard est flou ; do, do, da ; maman ? Le tremblement a cessé mais pas le gémissement de la terre, résonnant partout dans le corps d'Anir, mêlé à ce son qu'il connaît ; grave, grave, aigu ; maman ?

Les yeux s'ouvrent difficilement, il essaye de bouger les bras mais ses membres lui font mal. La tête tournée vers sa main droite, il aperçoit ses doigts toujours agrippés à l'habit jaune, et puis il se souvient de la ruche, à droite, près de l'entrée, des abeilles noires. En essayant de se lever, Anir a l'impression qu'il est tout entier porté par... do, do, da ; grave, grave, aigu ; maman ? Il essaye d'apercevoir le visage quand tout à coup les bras qui le tenaient le lâchent, le font tomber à terre, sur le dos ; aïe ! Les doigts d'Anir s'ouvrent et le pyjama jaune tombe, saisi ensuite par une autre main ; et c'est alors que le petit croise le regard de sa mère. Sombre comme l'intérieur des crevasses de la terre, des cratères qui ont fait trembler Inzerki. Les yeux métalliques vont du visage

de l'enfant au pyjama découvert, regardant l'un puis l'autre. Plus de cris. Seulement un silence immobile, et malgré la chaleur Anir tremble, c'est comme si le vacillement du sol était entré en lui, l'avait inondé de ses secousses. Le garçon ne sait plus s'il rêve ou si tout est bien réel, il hurle, des élancements reviennent dans son crâne, les yeux ne peuvent plus rester ouverts. Une douleur déchire son épaule, et l'enfant reste ainsi, paupières fermées, allongé sur le dos, terrorisé à l'idée de retrouver le regard maternel.

CHAPITRE 16

Une légère pluie lave le sol. Anir ? Anir ? La voix d'Omar, d'abord lointaine puis de plus en plus proche. L'enfant a les paupières closes. L'homme le soulève. Anir ? Tu n'as rien ? Je t'ai cherché partout, tu avais disparu. Le père le serre, première fois depuis longtemps, Anir ouvre enfin les yeux. Lorsque les regards se croisent, déjà Omar redépose le garçon au sol et remet une distance entre eux.

Anir reconnaît la forêt. Le soleil est là, dans un ciel couvert de nuages. Des éclairs passent de temps en temps, et le tonnerre gronde, au loin. Des gouttelettes, fines, martèlent la terre.

Omar : Ta mère a disparu. Elle n'est nulle part à Inzerki et je ne l'ai pas trouvée au rucher du Saint, enfin... ce qu'il en reste. Le tremblement a détruit une bonne moitié de ce qui était encore debout. En disant cela, il s'assoit à même le sol.

Ils sont à des dizaines de mètres du rucher

sacré. Pourtant, Anir arrive à l'apercevoir. Les étages sont aux trois quarts détruits, on ne peut plus compter le nombre de cases, comme avant, juste avec les yeux. Le père fixe aussi le Taddart, la poussière qui l'entoure, encore en suspension à cause du tremblement de terre. Il est comme flou, fragile dans cet air à présent trouble. Les troncs d'arbres qui délimitaient les emplacements de chaque famille ne sont plus droits, beaucoup ont été propulsés plus bas, dans la vallée. D'autres, à cause de la force de la terre, ont percuté des ruches, tué des milliers d'abeilles. Le rouge et l'ocre se mélangent au noir des crevasses. Elles sont partout – blessures que l'on voit de loin.

Le rucher du Saint est un géant de boue à moitié écroulé face à eux. Autour, la forêt d'Inzerki s'éveille. La lumière du matin passe entre les feuilles. La pluie s'est arrêtée, de fines gouttes d'eau se sont formées sur certains pétales de fleurs. Des rayons se faufilent entre les branches des plus hauts arbres, viennent se frotter au dos d'Anir. Cette chaleur amicale lui caresse les omoplates, le cou, le fait bâiller. Près de son oreille, une abeille virevolte un instant. Elle est jaune, comme l'étaient celles de sa ruche. Elle s'en va déjà et il se tourne vers son père :

— Tu me raconteras, toi, des histoires comme Jeddi ?

Omar ne dit rien. Le garçon baisse les yeux puis les lève vers un arbre, à sa gauche. Un bruissement. À peine l'homme et l'enfant remarquent-ils la présence d'un petit animal que celui-ci disparaît. Anir sourit et, à haute voix :

— C'est un lapin ? Ou... un sanglier ?

Le père regarde le visage du fils qui poursuit ses hypothèses :

— Un loup ? Certainement un loup qui a eu peur de nous. Un renard ? Ou un serpent... Non, non, pas un serpent. Un aigle alors, là-haut, dans le feuillage ?

Et le garçon reste un long moment à supposer, et l'homme à écouter, ou peut-être n'écoute-t-il pas, sans doute n'y a-t-il plus rien dans la tête d'Omar, même sa femme est un souvenir, une morsure lointaine car à cet instant le corps est fatigué, le crâne lourd. Soudain, Anir :

— Je ne veux pas partir d'ici.

Omar ne répond pas. Il se remémore les années passées à Inzerki, les journées avec son père au rucher sacré, les centaines de kilogrammes de miel récoltées ; les mois sans eau aussi, les ruches qui meurent. Que fait-on, après le silence des abeilles ? Comment élever un enfant ici, avec les lits de rivière sans eau, les crevasses qui fendent la terre, ce rucher sacré qui tient à peine debout ? Durant l'enterrement du

grand-père, les hommes du village ont bien mentionné la construction d'un barrage qui permettrait à Inzerki d'être approvisionné en eau, mais cela sera-t-il suffisant ? Omar se souvient ensuite d'Agadir, de la supérette du cousin Hamid, des couvertures pliées en quatre, des journées à marcher dans les rues de la ville, sans but, la main tendue vers le sol. Et de Mourad, le conducteur-livreur. Les mots qu'a prononcés l'homme lors de leur dernière entrevue jaillissent et se mettent à tourner dans la tête d'Omar, ça vrille ça donne un haut-le-cœur cette succession de paroles et le sens qui surgit et qui frappe, qui frappe encore plus fort que ce soleil blanc, je peux te le louer, parfois, si tu veux. Le père regarde Anir qui ne peut pas savoir, c'est impossible qu'il devine ce que pense Omar à cet instant. La voix de Mourad prend toute la place dans le crâne, une boule dans le ventre, qui grossit, grossit, attrape la gorge ; plus le père se souvient des termes de l'autre homme, plus ça monte dans la poitrine, on ne peut rien y faire ; le garçon ressemblait tellement à Anir ; les mains s'ouvrent et le père, à genoux, s'agrippe à un arbre et laisse sortir ce torrent de liquide, visqueux, brûlant. Là, dans la forêt, face à son fils qui le regarde avec ces grands yeux, comment peut-il comprendre, l'homme vomit ses tripes.

Anir ne sait pas comment réagir. Il attend que son père se relève ; viens, ne restons pas là.

L'enfant repense à sa mère, à l'enchaînement d'évènements survenus avant qu'il ne perde connaissance. Il dit : j'ai trouvé un pyjama jaune dans l'une des ruches ; maman l'a pris, je crois. Je ne sais pas.

Omar a besoin de temps pour comprendre ce que dit Anir, relier les mots entre eux, leur imbrication qui le ramène à cette nuit dont le garçon ne sait rien. Il reste muet, la bouche entrouverte. Anir est aussi désorienté que son père, a l'impression de devoir s'excuser : pardon. Le visage d'Omar reste impassible. Cela met mal à l'aise l'enfant qui répète : j'ai trouvé un vêtement de bébé, jaune, au rucher... Ensuite, je ne sais plus vraiment, avec le tremblement de terre, j'ai perdu connaissance... Et quand je me suis réveillé, maman était là, je crois... Elle l'a pris, je ne sais pas où elle est partie.

Aucune parole du père. On dirait qu'il n'y a plus rien autour, ni Anir, ni arbre, ni rucher sacré. Simplement le souvenir de cette nuit-là, l'enchaînement d'évènements et de choix qui ont mené à cet instant. Omar revient à lui, se souvient de la présence de son fils ; je ne peux plus lui cacher, je dois lui dire, il va le savoir de toute façon. Je sais où elle est maintenant, c'est sûr qu'elle a voulu aller là-bas, près de l'autre enfant. Mais que dire après tout ce temps ? Et comment ?

On étouffe de ce silence. L'homme se lève. Suis-moi. Je sais où est ta mère.

Au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans la forêt, le rucher se fait de plus en plus petit. Anir se retourne de temps en temps, la présence du Taddart le rassure, le voir permet de s'orienter mais le père avance trop vite, prend un sentier que le garçon ne connaît pas. L'enfant a un peu peur, essaye de ne pas perdre de vue le rucher sacré qui déjà, avec la poussière toujours présente et la chaleur et la distance, a presque disparu.

Ils passent une rivière, une deuxième forêt. Lorsqu'ils arrivent près d'une seconde rivière qu'Anir ne connaît pas, Omar s'arrête et attend que l'enfant se retrouve à son niveau : on va faire une pause. Autour, l'autre versant de la montagne. De nouveaux paysages, une végétation différente. Anir s'assoit près du rivage et se met à creuser le sol avec un bâton. La terre est plus sèche ici. Un scarabée escalade son pied puis sa jambe, cela le fait rire.

— Anir, écoute...

Le père serre les dents, se reprend : rien, oublie, attends-moi, je reviens.

Il ne sait pas très bien où il va, Omar, à cet instant, il ne peut simplement plus soutenir le

regard de son fils alors il fait semblant d'avoir un but, une direction, et il avance vers un buisson qu'il avait remarqué, au loin. Le soleil est sur le sol, les arbres, la peau. Omar marche malgré la chaleur, il ne cherche pas de coin d'ombre. La terre est brûlée, les fissures sont innombrables. Lorsqu'il est ici, Omar se demande toujours si les mois passés en ville n'étaient qu'un mirage. La lumière d'Inzerki lave tout et, malgré la brûlure de l'air, l'homme lève les yeux au ciel. Le visage est tourné vers ce bleu sans nuages, loin des villes et du temps, dans cette vallée où l'on jurerait que plus rien ne peut naître ni mourir. Omar sent à cet instant la présence du rucher du Saint, de toutes les légendes que lui racontait son père, des centaines d'hommes à la peau couleur de cuivre qui ont aussi foulé ce sol, éprouvé ce soleil, avec le ciel pour seul horizon. Sous cette lumière blanche qui entre partout en soi, Omar ferme les yeux. Il ne sait combien de minutes il reste ainsi, à chercher une réponse, à tenter de trouver comment relater cette nuit-là à Anir. À l'intérieur de lui, il ressent un souffle qui le fait frissonner et, les paupières toujours closes, expire en pensant à ce que Jeddi lui disait, enfant – tu as la baraka, la bénédiction du rucher du Saint, mon fils. Comme tous les hommes d'ici –, et Omar ne bouge plus, laisse cette lumière tout envahir, tout nettoyer. Plus rien n'existe et l'homme s'accroche à l'image du rucher, pour toujours solide, invincible. Entouré de cette

lumière qui vient de toutes les directions, Omar imagine chaque étage du Taddart, compte le nombre de cases, une à une, se laisse bercer par le bourdonnement des abeilles. La respiration devient plus lente, le rythme est retrouvé, il n'y a jamais eu d'éboulement, il n'y aura plus de brisure ; Jeddi est là, et tous les hommes avant lui aussi, et ceux d'après ; et l'arganier centenaire veillera pour toujours sur les abeilles du rucher du Saint.

Souviens-toi des abeilles, a dit Jeddi le jour où Omar a décidé de partir pour Agadir, souviens-toi des abeilles. Tenter sa chance en ville, il n'en a plus envie à présent, n'a plus la force ; la force, il la retrouve ici, à chaque fois, *akal-inu, ardi*, ma terre, même aride, brûlée, c'est ce qu'Omar se dit. Il décide alors de rester, malgré la brûlure du soleil, donner sa chance au futur barrage, essayer de sauver ce qui peut encore être sauvé. Reconstruire le rucher, avec les autres, comme les hommes d'ici l'ont toujours fait. Reconstruire. De toute façon, quel avenir, en ville ? Il a tenté mais c'est perdu d'avance, en ville, quand on ne parle pas vraiment français, qu'on s'exprime mieux en berbère qu'en arabe, qu'on n'a pas les bons diplômes, qu'on n'a même pas de diplôme. Et sa femme n'ira pas mieux, il le sent au fond de lui, pour savoir ce qu'elle a, il lui faudrait de l'argent et il n'en a pas. Alors, entre ici et là-bas, aujourd'hui, il choisit ici.

Omar revient maintenant, en marchant lentement vers la rivière où Anir joue toujours avec le scarabée. Au niveau du fils, après une grande inspiration :

— Tu avais un frère. Un jumeau. Lorsque vous étiez tout petits, encore nourrissons, il est tombé malade. Une grosse fièvre, des tremblements. Ta mère a tout fait pour le sauver.

Omar parle d'une traite. Sa voix est blanche, il ne regarde pas Anir. Autour, la lumière, aveuglante. Le fils écoute sans bouger. Le père raconte tout, l'existence puis la mort du frère, il raconte sans plus se demander ni comment ni pourquoi, il relate les faits, sans bavardage – et le poids sur les épaules s'efface peu à peu.

Il se remet ensuite à marcher. L'air chaud traverse le sable, l'eau, les vêtements du père et du fils. Anir frissonne, reste au niveau de la rivière. Le scarabée n'est plus sur sa jambe. Le garçon semble très concentré sur l'insecte qui se balade sur sa main droite, plie et déplie les doigts, les offre aux pattes du scarabée. Il observe les ailes, le noir du corps. Il a appris le silence, on apprend cela aux enfants d'Inzerki. Anir a du mal à respirer, le scarabée le sent, prend peur, s'envole. L'enfant le regarde s'éloigner. Il ne voit pas son père qui est déjà de l'autre côté de la rivière. Dans sa tête, la liste de tous les instants

avec la mère ; la ruche, à droite, près de l'entrée ; le grand-père ces fois où il semblait vouloir lui dire... Nouvelles nuances. Le vent est de plus en plus fort, celui qui vient de la forêt, il souffle dans les oreilles d'Anir et ce bruit mêlé au mal de crâne qui s'installe lui fait fermer les yeux ; do, do, da ; grave, grave, aigu ; un bourdonnement, ce son se mélange au souvenir et, dans la tête, « te souviendras-tu que je chantais pour toi ? ».

— Petit, viens là. On va la retrouver.

Anir ne bouge pas, n'entend pas Omar qui finalement fait demi-tour, le prend par la main ; allez, viens.

Ils marchent côte à côte. Le père respire mieux. Pour la première fois depuis longtemps, il a envie de raconter à Anir ce qu'il a vécu à Agadir, et puis aussi toutes les légendes d'Inzerki. Il observe son fils, veut lui caresser les cheveux, lui promettre qu'ils regarderont ensemble les aigles, ceux qu'Anir aime, qu'ils essayeront d'aider les abeilles, malgré ce soleil et cette lumière qui inondent tout, qu'ils leur trouveront de l'eau, qu'ils replanteront des fleurs pour qu'elles puissent butiner, qu'ils reconstruiront le rucher du Saint. Il veut dire tout cela mais n'arrive à prononcer aucune parole. Alors il soupire et serre un peu plus fort la petite main dans la sienne.

Autour d'eux, toujours la chaleur et, pour toujours aussi, semble-t-il, la poussière blanche. Ils marchent lentement, seuls, tous les deux. Après un long moment, ils arrivent au niveau d'une grotte. Là, près d'un bout de terre délimité par des cailloux, tenant un pyjama jaune aux innombrables boutons dont celui, pour toujours, trop près du cou ; do, do, da ; elle se balance ; entêtée, comme une danse ; grave, grave, aigu ; à quoi songe-t-elle lorsque le père hurle, c'est plus fort que lui, il hurle dans sa direction et en montrant Anir :

— Il sait !

Elle l'entend sûrement, on ne peut pas ne pas entendre ici, avec cette grotte qui fait résonner chaque bruit et ce silence autour. C'est sûr qu'elle a entendu, se dit Omar qui hésite à répéter mais qui se retient, comme il retient dans sa main celle de son fils, toujours muet, à l'image des paysages d'ici. Il espère qu'avec le secret révélé quelque chose se débloquera chez elle aussi ; cri désespéré, absurde, énième appel à l'aide qu'il lance à cette femme.

Aïcha ne parle pas, elle et ses grands yeux sombres, qui avalent tout. Elle arrête de fredonner ce murmure entêtant. Plus de do, do, da. Plus de grave, grave, aigu.

Pas de bruit. Aucune ombre. Omar ne dit rien, Anir non plus. Le garçon a les yeux fixés sur

le petit tas de terre, encerclé de cailloux. Il ne regarde pas Aïcha, pour la première fois de sa vie il ne la voit plus et c'est ce moment qu'elle choisit pour lever les yeux vers lui.

Est-il vraiment plus fort que tout, cet amour-là ? Viscéral, parfois stupide, aveuglé, meurtri – manqué ?

Y a-t-il une autre musique possible, après le silence ?

Terre rouge 21

Terre ocre 83

Terre blanche 147

Remerciements 187

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

SOUVIENS-TOI DES ABEILLES, roman, 2024 (Folio n° 7575).
Prix Mouans-Sartoux 2024, prix Folire 2025, prix Henri de Régnier de l'Académie française 2025.

Dans la collection de livres audio « Écoutez lire »

SOUVIENS-TOI DES ABEILLES, lu par Françoise Gillard, de la Comédie-Française, 2025.

Aux Éditions JC Lattès

LA POULE ET SON CUMIN, roman, 2022 (Points Seuil n° 5942).
Prix du Meilleur Roman des lecteurs Points 2024.

Tous les papiers utilisés pour les ouvrages des collections Folio sont certifiés et proviennent de forêts gérées durablement.

Composition : PCA
Impression par Blackprint
à Barcelone, le 22 septembre 2025
Dépôt légal : octobre 2025
magasin@gallimard.fr

ISBN 978-2-07-311645-1 / Imprimé en Espagne

661137

Zineb Mekouar

Souviens-toi des abeilles

« C'est tout petit, une abeille, tout petit, ça ne devrait pas mourir pour une histoire de terre qui s'assèche, ça ne devrait pas mourir, une abeille ; c'est comme un enfant malade, une mère qui ne reconnaît plus son fils, ça ne devrait pas exister, ces choses-là. »

Anir a dix ans. Il aime les aigles qui font de grands cercles près des nuages et les histoires que lui raconte son grand-père, surtout celles qui concernent le plus vieux rucher du monde. Le jeune garçon, sous la chaleur écrasante du sud du Maroc, apprendra à s'occuper des abeilles et à aimer cette terre rouge, aride, de plus en plus silencieuse. Il ne se doute pas que, derrière les légendes de son village et l'obsédante berceuse de sa mère, se cache un lourd secret de famille…

« Zineb Mekouar conte l'histoire d'un équilibre menacé, à travers les yeux d'un personnage d'une douceur incroyable. »

Emmanuel Khérad, France Inter

« Dans ce livre tendre et délicat, Zineb Mekouar nous raconte les désastres des secrets de famille dans une écriture douce comme une caresse. »

Christel Visée, *Le Journal du dimanche*

G 10520 catégorie F5
ISBN 978-2-07-311645-1

folio
folio-lesite.fr

9 782073 116451